



## L'AME ANTIQUE

*Dessin de Paul Renoir*

LA REVUE DES DEUX FRANCES

no 8 mai 1898

## L'Âme Antique

DANSE CHAMPÊTRE

*L'été berce les bois de son haleine douce.  
Vers la fraîcheur de l'eau, les boucs à barbe rousse  
Guident en bondissant leur adorant troupeau.  
Drosis et Myrtion, de vos pieds sur la mousse  
Venez marquer le chant joyeux de mon pipeau.  
Venez, mon père est loin, et ce soir est si beau!*

*Le soleil bienfaisant nous sourit sous les branches :  
Sur les monts couronnés d'antiques roches blanches,  
Avant de disparaître, il lance un éclair d'or.  
Déjà le liseron se referme et se penche.  
Pâle comme la nue, on ne voit pas encor  
Le timide croissant, à l'horizon qui dort.*

*Si les dauphins jadis ont suivi le navire  
Où l'homme répandait son âme sur la lyre,  
Venez, vierges, — heureux qui seront vos époux! —  
Tes cheveux, Myrtion, livre-les au zéphire,  
Drosis, lève en marchant ton voile à chaque bout,  
Dansez autour de moi, je vais jouer debout.*

*A celle qui le mieux aura dansé, je donne  
Dans un osier léger, les trésors de l'automne,  
Figues au nombril rose et raisins et mûrons;  
Et je veux en retour, si mon souffle détonne,  
Accomplir sur le champ ce que commanderont  
Myrtion aux yeux bleus et Drosis aux bras ronds.*

*O vierges, suivez-moi sous le chêne et le hêtre.  
Je dédierai mes chants nouveaux aux dieux champêtres,  
Venez! Là-bas, longtemps captif de son collier,  
Un chien jappe aux côtés des chèvres qui vont paître.  
Mais venez : nous aurons pour nos chœurs familiers,  
Le tapis du gazon et la paix du hallier.*

**Marc Legrand.**

Paris, avril 1898.

## L'INFLUENCE DE LA PRESSE

On a institué une intéressante enquête sur les responsabilités de la presse. On a déjà reçu les dépositions des correspondants les plus qualifiés. Si variées et si ingénieuses que soient les idées émises par tant d'hommes distingués, on peut ramener l'ensemble de leurs opinions à la devinette fameuse d'Esopé le Phrygien sur ce qu'il y a de meilleur et de pire : la langue, disait le subtil bossu. La presse n'étant autre chose que la parole fixée et prolongée, c'est la colle d'Esopé qu'on nous replace ; aussi générale, aussi complexe aussi insoluble. Même consultation pourrait être entreprise sur les responsabilités de la pluie, du froid, du chaud, de tous les phénomènes ingouvernables et qui débordent le raisonnement humain par la multiplicité de leurs actions contraires. Ce sont d'ailleurs des thèmes de conversation fort agréables pour les académiciens qui ont bien diné, pour les habitués du café National quand ils ont achevé leur partie de manille.

Lorsqu'on nous invite à jauger, et à juger, du point de vue moral, l'influence de la presse sur les sociétés, on nous demande d'additionner des quantités incalculables et d'écrire le total. Puisque nous vivons en un temps qui se dit scientifique, ne serait-il pas plus sage de limiter le problème aux données expérimentales et de rechercher quelle est l'action physiologique du journal sur le cerveau ? Ici, nous ne sommes

plus dans le vague et dans l'illimité. Chacun peut apporter le témoignage de sa propre expérience et le contrôler par les observations d'autrui. J'ai souvent causé de ce sujet avec des médecins, des physiologistes : nul d'entre eux n'a contredit les indications que je leur soumettais.

Un kaléidoscope — ou si l'on préfère un point de comparaison plus récent, — un cinématographe qui montre en quelques instants les diverses contorsions de l'humanité durant les dernières vingt-quatre heures, tel est le type qu'un journal bien fait s'efforce de réaliser. La curiosité publique exige de plus en plus l'information totale et rapide, à l'américaine; les entrepreneurs de cette grande industrie cherchent très naturellement à fournir ce qu'on leur demande. Ainsi, chaque matin, pendant quinze, vingt ou trente minutes, le lecteur d'un ou de plusieurs journaux est soumis à la décharge simultanée des fils électriques qui convergent de tous les points du globe vers son front. Il emmagasine pêle-mêle toute la vie quotidienne de la planète, s'il lit une feuille anglaise, et si c'est une feuille française, toute la vie de ce fiévreux petit monde, Paris.

Les faits, résumés en notations brèves, se succèdent dans un désordre incohérent, menus ou considérables, étonnants, douloureux, comiques. L'esprit du lecteur saute, sans transition, de la question politique au crime du jour, de l'anecdote mondaine à l'éclipse de soleil, d'une découverte scientifique à une petite pornographie, de l'éloge d'une pilule aux outrages déversés sur la bête noire du moment; il bondit de la lingerie d'une comédienne à l'antichambre du Vatican, des mines d'or de l'Alaska aux mines de diamants du Cap, de la salle à manger du Tsar au harem du Sultan, des gens qui s'égorgent à Cuba aux gens qui nous mystifient à la Chine. Pendant sa lecture, le plus humble courtaud de boutique est placé comme le grand Pan, au centre du monde; il en sort étourdi par ce fracas assourdissant, tantôt avec un brouillard de notions confuses dans le cerveau, tantôt avec l'hallucination dominante du scandale, de la catastrophe, de l'énigme qui passionnent la curiosité ce jour-là.

A quelle heure passons-nous sous ce formidable laminoir?

A la première, celle du réveil; à l'heure où l'homme normal après la réparation du sommeil, apporte à sa tâche matinale un esprit libre et reposé, la force d'attention fraîche réclamée par le travail du jour. C'est le moment où chaque habitant des villes lit un journal, où beaucoup d'entre nous en parcourent plusieurs. Les réserves de forces nerveuses, soustrées par cet excitateur, se dispersent sur le spectacle du monde. Brusquement envahi par le tourbillon des curiosités et des passions du dehors, le cerveau n'applique plus à sa tâche, l'instant d'après, qu'une attention déjà distraite, obsédée par des images tyranniques. Le silence intérieur, nécessaire au premier travail a été troublé; il ne le serait guère plus, si l'on commençait la journée dans une assemblée où cent voix jacasseraient, dans un théâtre où les péripéties du drame affoleraient notre imagination.

J'en appelle à tous les hommes d'étude, à tous les hommes d'affaires qui ont à s'acquitter le matin d'une besogne déterminée. Pour peu qu'ils s'observent, tous auront constaté cette déperdition de force nerveuse. Tolstoï dit quelque part d'un de ses personnages : « La lecture du journal le plongeait dans une torpeur agréable, pareille à celle que lui procurait la fumée de son cigare après diner. » Rapprochement très juste. Une excitation fébrile, puis la torpeur de l'intoxication par le tabac, la difficulté à se ressaisir ensuite, voilà bien les effets produits sur l'intelligence qui a été fouettée par cette mitraille d'idées et de faits.

Une fois, quelques fois, ce ne serait rien. Mais la cause de perturbation agit chaque jour, avec la tyrannie de l'habitude. Elle a agi durant toute une vie sur ceux qui sont venus à l'âge d'homme au temps où la presse d'informations rapides naissait et entraînait dans les mœurs. Elle agit maintenant sur l'adolescent, sur l'externe qui se rend à sa classe en déployant dans la rue le journal acheté pour un sou. Je crois néanmoins que nous ne pouvons pas encore mesurer la puissance de cette action; pour que les phénomènes de cet ordre produisent leur plein effet physiologique, il faut deux ou trois générations, la pression de l'atavisme ajoutée à la répétition continue de la cause efficiente.

Dès aujourd'hui, on peut affirmer que le cerveau humain subit, de ce chef, une modification spécifique. Elle provient moins encore de l'intensité des sensations que de leur multiplicité et de leur divergence, de cet égrènement de l'attention, en quelques minutes, sur cent sujets différents. Pour vous rendre compte du nouveau régime auquel nous sommes soumis, comparez notre début de journée à celui d'une journée de nos pères. Hommes de loisir ou de travail, s'ils faisaient une lecture le matin, avant de se livrer à l'occupation professionnelle, c'était quelque chapitre d'un livre qui traitait d'un seul et même sujet, retenait la réflexion, concentrait la pensée au lieu de la disperser. Ils labouraient le champ qu'ils allaient ensemer; nous y lâchons un torrent qui l'inonde.

Est-ce un bien? Est-ce un mal? Je vous vois venir avec ces questions oiseuses qui dépassent notre pouvoir de jugement. Ici encore, le qualificatif moral, comme l'appelait Taine, ne prouve rien. Il nous renseigne seulement sur le tempérament de l'homme qui répond, optimiste ou pessimiste. Toutes les opinions de cet homme sur les grands faits sociaux sont subordonnées à l'une ou l'autre des deux conceptions qui divisent nos esprits : progrès continu ou déchéance irrémédiable des sociétés. Optimiste, il voit avec confiance toutes les transformations, physiologiques ou autres, qui doivent concourir à ce progrès; pessimiste, il les voit avec chagrin, parce qu'elles accélèrent toutes la déchéance; il redit ce qu'écrivait, il y a un siècle, le morose Mallet du Pan : « Des têtes noyées dans l'océan des sottises imprimées ne sont plus propres à se conduire; n'en attendez ni grandeur, ni énergie; ces roseaux polis plieront sous les coups de vent sans jamais se relever. »

En dehors des questions où la voix claire de la conscience se fait entendre — et celle-ci n'est pas du nombre — les réponses n'ont qu'une valeur subjective. Evidemment, la précieuse faculté de l'attention diminuera dans les cerveaux soumis à ce traitement; la discipline intellectuelle, l'application patiente, autant de qualités qui se relâcheront dans la masse des lecteurs de journaux. Nous en avons déjà la

preuve manifeste dans l'impatience de nos enfants, rebutés par toute lecture sérieuse dès qu'elle dépasse la longueur d'un article de journal. En revanche, l'optimiste peut espérer que ce va-et-vient d'idées donnera aux intelligences plus d'élasticité, plus d'agilité, une intuition rapide et simultanée des questions complexes, une vue du globe prise de haut, de Sirius, comme disait le sage. Ce seront autres jugements, autres défauts, autres qualités.

Nous n'avons présentement qu'à constater ce fait : l'action physiologique de la presse sur les cerveaux, leur transformation intime, essentielle, et si considérable qu'on serait embarrassé de trouver dans l'histoire pareille variation de l'animal humain, obtenue en si peu de temps. Il est regrettable qu'aucun de nous ne puisse se promettre de lire le journal en 1998 ; alors seulement on apercevra bien dans ce miroir fidèle, le nouveau type cérébral qu'il aura créé et fixé par l'hérédité.

A moins qu'il n'y ait plus de journal en ce temps-là, ceux qui l'imprimaient ayant été détruits par ceux qui l'ignorent. Dans les chocs brutaux des races, les espèces délicates qui ont fait fleurir et pulluler la presse risquent de succomber, j'en ai peur, sous les lourdes espèces qui auront donné moins de soins à la culture de cette plante d'agrément.

**E.-M. de Vogüé**

*de l'Académie française*

## Les Acadiens et la France

L'Angleterre a été coupable de bien des actes inhumains envers les peuples qu'elle a soumis, mais il n'en est pas un seul qui puisse être comparé à celui de la déportation des Acadiens.

Aux Etats-Unis il n'est aucun fait historique plus connu que cette déportation des Acadiens. Le sort de ces malheureux exilés, arrachés de leurs paisibles demeures, dépouillés, jetés sur toutes les plages du continent américain ; de ces mères, de ces enfants éplorés, séparés les uns des autres, retenus captifs pendant de longues années (8 ans), réduits à l'abjecte misère et qui, pour le grand nombre, ne purent jamais se retrouver, se réunir, est un des faits les plus navrants que conte l'Histoire. Aussi, il a été la source féconde à laquelle se sont inspirés les littérateurs des Etats-Unis. C'est de ce drame poignant que Longfellow a tiré son poème d'« *Evangeline* » qui a été la sanction et le couronnement de sa gloire ; c'est par lui qu'il s'est placé au premier rang parmi les poètes de son pays. Son poème est dans toutes les mains. Il n'est pas un enfant de 15 ans qui ne puisse en réciter des pages entières.

C'est pour leur attachement à la France que ces Acadiens ont subi ces malheurs. C'est pour ne pas être exposés à combattre contre leurs compatriotes qu'ils ont, pendant

50 années refusé de prêter serment d'allégeance à moins qu'il ne fut stipulé qu'ils seraient exemptés de porter les armes contre les Français. Ceux qui, après un long exil, retournèrent dans leur chère patrie, furent traités en parias, privés des droits politiques. Dans l'espoir de les noyer, de les dénationaliser, il ne leur fut pas permis de se grouper. Chose étrange ! rien de tout cela n'a réussi. Après un siècle et demi ils sont encore Français de langue et de sentiments.

Et cependant, qui en France connaît les phases de ce drame douloureux, cette fidélité du souvenir ! Qui s'y intéresse ! N'y a-t-il pas là un oubli inexcusable, une légèreté de conduite qui atteint l'honneur même de la France ? Ces événements devraient être connus de tout Français. La peinture, la sculpture, la poésie, le théâtre auraient dû les reproduire et leur donner l'immortalité qui leur appartient, ne fut-ce que pour reconnaître cette fidélité du souvenir, cette ardeur de patriotisme que rien n'a pu rebuter.

Combien sont coupables et combien grande est la responsabilité de ces potentats qui, ne se donnant pas la peine de rendre leurs colonies fortes et prospères, sacrifient leurs sujets aux angoisses et aux humiliations du joug étranger ! Quand on songe aux folies, aux extravagances, à l'incurie des rois de France au siècle dernier, à la perte de ce beau patrimoine qu'ils avaient en Amérique, à la vivacité du sentiment français chez ceux qu'ils ont sacrifiés, il nous vient aux lèvres des paroles de malédiction contre les auteurs de tous ces maux, contre ceux qui, d'un cœur léger, ont compromis l'avenir de la France.

Elle possédait toute la région du golfe, le Maine, le bassin du lac Champlain, la vallée du St-Laurent, les contrées que baignent les Grands lacs, la vallée du Mississipi. En un mot, les trois quarts de ce beau continent, aujourd'hui si florissant étaient à la France ou devaient lui échoir par accession. Une partie a été abandonnée et l'autre, la Louisiane, sacrifiée pour un plat de lentilles.

C'est, très probablement, de cette conception de grandeur perdue, d'avenir compromis, de torts infligés à de loyaux enfants de la France, qu'est née l'idée de fonder cette *Revue des*

*Deux Frances*, avec l'espoir de réparer dans une certaine mesure les fautes du passé, ou au moins pour témoigner du repentir et de la reconnaissance envers les victimes de cette incurie et de cet abandon. Tout n'est pas perdu. Ce groupe de compatriotes que des Français ont laissé se débattre contre des maîtres qui furent longtemps des oppresseurs, a droit qu'on s'occupe de lui, qu'on s'intéresse à son sort, qu'on le soutienne, qu'on l'initie aux goûts et aspirations, et à tout ce qui compose le patrimoine intellectuel. L'intérêt, d'accord avec le devoir et les sentiments, le veut ainsi.

Que l'on juge par les faits suivants de ce qu'aurait pu accomplir la France en Amérique au moyen d'une politique raisonnée de colonisation et d'expansion. On estime que de 1604, date de la fondation de Port-Royal, à la prise de Québec, en 1759, il n'est passé de France au Canada qu'environ 6.000 personnes. Aujourd'hui, la population française issue de cette poignée de colons s'élève, tant au Canada qu'aux Etats-Unis, à plus de 2.700.000 âmes.

En Acadie, (Nouvelle Ecosse et Nouveau Brunswick) le résultat est encore plus surprenant. La population acadienne, réduite cependant de moitié par la grande mortalité, conséquence de sa déportation dans des climats chauds et malsains et de l'encombrement à fond de cale dans les vaisseaux qui transportaient ces malheureux, est aujourd'hui d'environ 300.000 âmes, dont 130.000 dans l'ancienne Acadie, environ 100.000 dans la Province de Québec, 50.000 en Louisiane, le reste fondu et noyé dans les lieux de leur exil. Toute cette population tire son origine d'environ 50 familles qui s'établirent en Acadie de 1604 à 1700. Que l'on juge par là ce qu'aurait produit une politique intelligente et raisonnée !

Ce chiffre de 6.000 colons en un siècle et demi est dérisoire. Il était facile d'en faire passer 50.000 dans le même temps, ce qui n'eut été qu'en moyenne 300 par année ; et, avec cela, se basant sur les résultats acquis, il y aurait aujourd'hui en Amérique une population française de 20.000.000 d'habitants, et en réalité bien davantage, puisqu'alors la France eut sûrement conservé sa colonie, et qu'au groupe

initial se fut ajouté l'émigration ininterrompue d'un siècle et demi.

L'histoire de la Nouvelle France est des plus captivantes. On y rencontre une série de faits de valeur, d'endurance et d'héroïsme tels, qu'il suffit d'un moment de réflexion pour se convaincre que ceux qui, un contre seize, toujours imparfaitement soutenus par la métropole, purent pendant si longtemps soutenir la lutte avec succès contre leurs adversaires, n'eussent jamais succombé à nombre égal ou même un contre trois.

Et que l'on ne dise pas qu'il était impossible ou même difficile de provoquer un courant d'émigration plus considérable vers le Canada, car nous savons que dans un accès de zèle, Colbert, aidé de l'intendant Talon, réussit à y diriger plus de colons en quatre ou cinq années qu'il ne s'y en établit pendant tout le règne de Louis XIV.

Ces Acadiens exilés où se réfugièrent-ils ?

En France, Belle-Isle-en-Mer est en partie peuplée d'Acadiens. Un autre groupe s'établit à Cenan, Archigny, Bonneuil-ma-Tour et Maillé, près de Châtellerault dans le Poitou, mais pour le plus grand nombre, ils émigrèrent vers 1686 en Louisiane.

Pendant trente années, la France, l'Angleterre et l'Amérique du Nord furent témoins du spectacle navrant de ces malheureux Acadiens, traînant leur misère d'un endroit à un autre à la recherche de parents disparus.

Les écrivains anglais supposaient que le gouvernement de la métropole avait ordonné cette déportation, et comme le sentiment national les portait à disculper ou à atténuer le crime et que d'un autre côté aucun document ne prouvait l'insoumission des Acadiens, il arriva que les historiens firent graduellement le silence sur la question. Le fait est que les documents connus étaient rares. Le plus grand nombre, le fait est maintenant prouvé, furent détruits par les auteurs mêmes de la déportation.

Dans mon ouvrage : l'*Acadie*(1)—reconstruction d'un cha-

(1) *Acadia — Missing Links of a Lost Chapter — in American History.*

pitre perdu de l'histoire — j'ai recherché la lumière. C'était en effet un chapitre perdu, mais ici comme ailleurs, la vérité finit toujours par triompher et il appartenait à un Acadien de la sortir de son puits. Si les documents avaient été détruits à Halifax il n'en avait pas été de même à Londres. C'est là que furent trouvés de nombreuses requêtes émanant des citoyens d'Halifax, se plaignant de la tyrannie de Lawrence, le gouverneur de la Nouvelle Ecosse, l'accusant de cruautés, d'exactions, et notamment d'avoir vendu et détourné à son profit le bétail des Acadiens après leur départ pour l'exil. Ce bétail étant estimé à 120.000 têtes, on comprend qu'il y avait là un joli coup de filet pour ce tyran. Le motif de la déportation se trouvait par là révélé. Si on ajoute à cela que les conseillers de Lawrence se votèrent chacun 20.000 acres des terres des Acadiens, on a la preuve absolue et complète de l'odieux forfait.

Les plaintes des citoyens d'Halifax n'eurent pas de suite, probablement parce que Lawrence mourut subitement sur ces entrefaites, en 1761, et voilà pourquoi peut-être, le mystère qui voilait cette tragédie n'a jamais été expliqué.

**Edouard Richard.**



## Dame Neige

A Alfonse Mucha.

*Princesse taciturne, immobile et transie,  
 Dame Neige est couchée à travers la vallée  
 Et la plaine : sa robe à traîne immaculée  
 S'accroche au toit de chaume, à la branche moisie.*

*Ecureuil, lièvre loup que la mort rassasie,  
 Laissent sous les sapins leurs légères foulées,  
 Et des oiseaux de deuil passent, rauques volées,  
 Dans la lividité d'un ciel sans éclaircie.*

*Avant que le soleil, d'un trait vainqueur, ne change  
 Ses diamants en pleurs, et sa blancheur en fange.  
 La fille de l'Hiver en son rêve polaire*

*Repose : et cependant qu'un vent de bise enchaîne  
 La fuite des ruisseaux, la Dame froide et claire  
 Couve le germe obscur de la moisson prochaine.*

**Marc Legrand.**

## BRAVO, LES AMÉRICAINS !

Le sort en est jeté ! cria César, et il passa le Rubicon. Cet acte de révolte contre l'autorité de Rome lui valut l'empire. Le président Mac Kinley a eu la même indépendance et la même audace. Il lui en restera l'éternel honneur d'avoir voulu ce que son prédécesseur, M. Cleveland, n'avait pas osé : la libération de Cuba.

Une partie de la presse française et des journaux de Londres n'a vu dans l'intervention des Etats-Unis qu'une mesquine, étroite et répugnante question d'intérêt. Il faut faire justice de cette accusation que les banquiers espagnols et les porteurs de *Pagarès* s'efforcent d'ébruiter par toute l'Europe afin d'éloigner des Américains les sympathies, de jour en jour plus nombreuses, qui leur arrivent des quatre coins du monde. Les Etats-Unis veulent l'indépendance de Cuba et non l'incorporation de l'île à leur immense territoire, — et pour que le doute ne soit pas possible le quatrième [paragraphe de la résolution adoptée par le Sénat américain s'exprime ainsi :

**4° Les Etats-Unis répudient, par la présente résolution, toute disposition ou intention d'exercer une souveraineté, une juridiction ou un contrôle sur ladite île, excepté pour en amener**

**la pacification, et qu'ils affirment la détermination des Etats-Unis de laisser le gouvernement et le contrôle de l'île à son peuple quand cette pacification sera accomplie.**

Le texte en est clair : les Etats-Unis s'engagent à laisser les Cubains faire ce qu'ils voudront chez eux. Ainsi échoue, dès le début de la guerre, la misérable campagne ourdie contre ce petit peuple et ses libérateurs.

\*  
\*\*

J'ai eu la joie, et je puis bien dire aussi l'honneur, de combattre en faveur des Cubains opprimés dès l'origine de leur insurrection, en février 1895, alors que nul ne leur venait en aide et que de très rares voix s'élevaient en leur faveur. Je ne dirai point ici ce que j'ai fait, ce n'en est ni le lieu, ni l'heure.

Mais j'ai appris ainsi, aux sources mêmes, les souffrances de ce peuple héroïque et j'ai pu fonder ma foi sur des preuves irrécusables et des témoignages impartiaux. J'ai dit, dans cette *Revue des Deux Frances* où le malheur est une recommandation suffisante, ce que cette race des Antilles avait subi de misères sous le joug espagnol.

La guerre est une triste nécessité.

Mais quand un peuple, ayant épuisé tous les moyens légaux de persuasion, afin d'obtenir d'un oppresseur un remède à ses maux, en appelle en dernier lieu à la force, pour repousser l'agression permanente qui constitue la tyrannie, ce peuple se trouve en état de légitime défense; il est justifié par-devant sa conscience et le tribunal des nations.

Tel est le cas de Cuba, dans ses guerres contre l'Espagne.

Aucune métropole n'a été plus dure, plus tenacement vexatoire et cupide, aucune colonie n'a donné, d'autre part, plus d'exemples de patience, de souffrance contenue et de persévérance dans la revendication de ses droits, par tous les moyens pacifiques, que pouvaient procurer l'expérience et les enseignements de la politique.

Mais un jour vient où l'appel aux armes est nécessaire.

Quand un peuple est opprimé, l'insurrection devient pour lui le plus sacré des devoirs.

Déjà en 1868, une formidable révolte éclata. La guerre dura *dix ans*. Le sang coula à flots et la fortune publique s'abîma dans un gouffre sans fond. L'Espagne perdit 200,000 hommes. Dans l'île, l'élément masculin disparut presque entièrement dans certaines provinces. — 3 milliards 500 millions de francs, 700 millions de dollars, furent engloutis pour entretenir cet ardent foyer où se trempa l'héroïsme cubain, mais qui ne parvint pas à réchauffer le cœur endurci de l'Espagne.

Cette dernière proposa un pacte de paix qu'elle trahit honteusement aussitôt que les Cubains eurent déposé les armes. Et en fait de réformes, elle appliqua son ancien et rusé système : *l'exclusion du Cubain de tout poste lui donnant le droit d'intervenir dans les affaires publiques*. Dans les administrations, le Cubain, sur sa propre terre, quelles que fussent ses capacités et son intelligence, ne pouvait s'élever à un grade supérieur à celui de 5<sup>e</sup> officier (le dernier rang des commis). Les autres postes étaient réservés aux Espagnols arrivés d'Espagne pour s'enrichir.

\*  
\* \* \*

Rappellerai-je le régime politique appliqué à Cuba? Afin de donner à l'élément espagnol européen l'avantage, quoiqu'il fut infiniment le moins nombreux, la loi électorale a accordé aux fonctionnaires publics et aux industriels tous les droits électoraux au préjudice des cultivateurs et propriétaires qui sont Cubains. Dans ce but, la simple déclaration d'un industriel espagnol suffit pour en faire un électeur, ainsi que tous ses employés, tandis que le cultivateur cubain qui désire devenir électeur, se voit frappé d'une contribution de 125 francs (25 dollars).

La plupart des Espagnols résidant dans l'île sont, au moyen de ce stratagème, devenus électeurs, au mépris du texte strict de la loi.

Ainsi, dans le district municipal de Güines, qui compte

13,000 habitants, il y a seulement 500 Espagnols. Et cependant, sur ses listes de recensement électoral, l'on ne voit figurer que 32 *Cubains* contre 400 *Espagnols*.

La proportion est donc la suivante : Cubains, 0,25 0/0; Espagnols, 80 0/0.

On comprendra maintenant facilement pourquoi, en certaines occasions, il n'y a eu que trois députés de Cuba au parlement espagnol sur 500 membres! Du reste, ces messieurs des Cortès ne se donnaient même pas la peine de siéger quand se traitaient les affaires cubaines; c'est ainsi qu'on a vu le budget de la Grande Antille discuté devant moins de 30 députés et en présence d'un seul ministre. (Séance du 3 avril 1880).

Veut-on mieux encore, je l'ai affirmé autre part sans être démenti, *le Conseil municipal de La Havane ne renfermait dans ces dernières années pas un seul Cubain*.

Rappellerai-je aussi que le budget de l'île s'élevait en 1894, à la veille de l'insurrection, à 150 millions de francs, soit 30 millions de dollars, ce qui accentue chaque année le déficit avec une rapidité foudroyante. Proportionnellement à sa population, Cuba est le pays du monde qui a la plus forte dette, — *un milliard et demi*. Le paiement des intérêts d'une telle somme impose à chaque habitant une contribution annuelle de 50 francs, — dix dollars, — tandis qu'elle n'est que de 31 francs en France, le pays le plus obéré sous ce rapport.

Un mot encore : le Cubain paie *le double* d'impôts de l'Espagnol. Cette dette énorme, ce fardeau qui écrase le pays et l'oblige à renoncer à son relèvement, comprend toutes les sommes dépensées par l'Espagne pour ses guerres de Saint-Domingue, du Mexique et des Carlistes, pour ne citer que celles-là. Ainsi on a pris l'habitude de désigner sous le nom de *dettes cubaines*, toutes les dettes contractées par l'Espagne en dehors même de Cuba.

Pas un centime n'a été distrait de ces sommes colossales pour coopérer à l'œuvre de civilisation et de progrès.

A-t-on construit avec ces fonds un seul kilomètre de voie ferrée ou de route carrossable? — A-t-on élevé un phare?

— A-t-on dragué un port? — A-t-on édifié un asile? — A-t-on ouvert une école? — Non! Les générations à venir ont hérité des charges sans compensations ni profits.

\*  
\* \*

Economiquement, quelle a été l'œuvre de l'Espagne?

Tirer de sa colonie tout ce qu'elle a pu sans tenter son développement. Je me suis expliqué là-dessus. Je ne citerai pour mémoire qu'un fait, indéniable dans toute sa monstruosité.

L'Espagne, qui ne produit pas de blé pour sa propre consommation, prétend en fournir à Cuba. Pour ce faire, qu'ont imaginé les ministres inimitables de Madrid? Tout simplement ceci : *ils obligent les blés américains à destination de Cuba, à passer par l'Espagne* où ils sont frappés d'un droit de 40 pour cent, puis renvoyés à Cuba. De cette façon, les navires américains qui n'ont que quelques heures de traversée pour se rendre de Key-West à La Havane, mettent trente jours pour passer par l'Espagne et en revenir, et les blés augmentent du prix de cette inutile traversée et de l'impôt prélevé dans le port espagnol. En un mot, l'Espagne fait la guerre à sa propre colonie.

En veut-on un autre exemple? L'Espagne, afin de se réserver pour elle seule tout le commerce de l'île, a frappé les produits importés d'un droit qui monte souvent à la proportion fantastique de *2000 pour 100*. Ainsi :

Cent kilos de calicot paient 13 fr. 30, s'ils viennent de la Péninsule, et 236 fr. 30 s'ils viennent de l'étranger.

Cent kilos de bonneterie, venant d'Espagne, paient 54 fr. 75; le même article, arrivant de l'étranger, est taxé 975 francs pour la même quantité.

Mille kilos de sacs à sucre paient 23 fr. 45 s'ils sortent d'Espagne, et 412 fr. 50 s'ils sont de provenance étrangère.

Cent kilos de lainages paient : produit espagnol, 77 fr. 35 : produit étranger, 1.500 francs.

Si, au moins, l'Espagne était un pays à industrie florissante, produisant les articles nécessaires à la consommation

de Cuba et à l'entretien de ses industries spéciales, le mal, quoique grand, serait cependant en partie atténué.

Mais tout le monde connaît l'état lamentable et sommaire de l'industrie espagnole et l'impossibilité dans laquelle elle se trouve de fournir à la colonie les produits que son travail réclame.

Il a fallu que les Cubains se résignent à se servir d'articles espagnols de mauvaise qualité, ou à payer un prix excessif ceux qui proviennent du dehors.

Et du produit de ces impôts qui tiennent de l'opéra-comique que fait-on?

Le gouverneur général gagne 250.000 fr. par an; il a un palais, une propriété d'été, une nombreuse domesticité, chevaux et voitures, et une caisse de fonds secrets (un million).

Les appointements du directeur des Finances sont de 92.500 fr. (20.000 dollars).

L'archevêque de Santiago et l'évêque de la Havane ont chacun un traitement de 90.000 fr. (18.000 dollars).

Le commandant général de Marine gagne 81.960 francs. Le général en second, 75.000 fr. ainsi que le président de l'Audience; le gouverneur de la Havane, 40.000 francs; le secrétaire du gouverneur général, 40.000 francs; l'administrateur général des Postes et Télégraphes, 25.000 francs; l'administrateur des loteries et celui des douanes, 20.000 fr.; les chefs d'administration de première classe, 25.000 fr.; on en trouve de deuxième classe gagnant 20.000 fr. et de troisième gagnant 15.000 francs.

Tout cela pour deux millions d'habitants!

Ne croyez pas maintenant qu'avec de tels émoluments, ces administrateurs sont l'honnêteté même. L'Histoire se chargerait de vous en instruire.

Au mois de juin 1890, un scandaleux débat eut lieu aux Cortès espagnoles, où l'on dévoila quelques-unes des fraudes commises au préjudice des finances cubaines.

Il fut prouvé qu'un vol de 32.500.000 fr. — 6.500.000 dollars, — avait été commis à la Caisse des Dépôts, quoique celle-ci fût fermée par trois clefs se trouvant entre les

maines de trois personnes différentes, *des plus honorables!*

On apprit également que, pendant la dernière guerre, on était arrivé à soustraire au Trésor, au moyen de faux états de vivres et de transports, une somme de 114.057.580 francs, — 22.811.500 dollars.

Au mois de mars 1896, le général Pando affirmait que les vols perpétrés lors de l'expédition des mandats par la commission de la dette excédaient 60.000.000 fr.!

\*  
\*\*

Je n'irai pas plus loin, ces faits suffisent pour justifier l'insurrection de Cuba.

Devant le monde entier qui assistait impassible à cet égorgement d'un peuple, les Etats-Unis se sont levés et bravement ont crié halte-là! aux hildagos espagnols. Les loups se sont arrêtés, la curée est finie.

L'Europe civilisée, et la France surtout, traditionnellement bonne aux opprimés, vous saluent, héros de la terre de Washington et de La Fayette, qui allez mourir pour l'indépendance de Cuba.

Votre guerre reconforte les gens de cœur. On a tant méprisé l'idéal et l'esprit chevaleresque en ces derniers temps, qu'il m'est bon d'applaudir à votre noble et généreuse action. C'est un genou en terre et pieusement, comme on s'incline devant une relique, que je salue ici le drapeau étoilé de la libre Amérique qui va combattre pour le Droit, la Justice et la Liberté!

Achille Steens.



## L'INFLUENCE DE M. PAUL BOURGET

Lorsque parurent, il y a bientôt vingt ans, les premiers ouvrages de M. Paul Bourget, ils rencontrèrent tout de suite un succès légitime. Le public, lassé des grossièretés réalistes dont on continuait à l'abreuver, trouva un charme tout nouveau à ces livres distingués de forme et de fond, à ces études psychologiques profondément fouillées, et qui rappelaient l'*Adolphe* de Benjamin-Constant en même temps que les romans de Stendhal. L'auteur du *Disciple*, a conquis dès lors dans notre littérature une place tout à fait à part et des plus intéressantes. Car, parmi les écrivains d'aujourd'hui, c'est lui qui a exercé la plus grande influence sur la jeunesse pensante ; on ne peut imaginer combien les jeunes hommes ont aimé M. Paul Bourget. Il a fait déjà l'enthousiasme de ceux qui ont maintenant trente ans et de ceux qui en ont vingt. Et sans doute ce véritable culte n'en restera pas là.

Il faut, je crois, remonter à Balzac pour trouver pareil exemple de cette ferveur. Comme on se plut autrefois à jouer les Rastignac, les jeunes gens d'aujourd'hui aiment à représenter René Vincy, Dorsette ou Claude Larcher, — et aussi le brillant Casal ou l'impeccable Armand de Querne. Et, quoi qu'on en ait dit, ce ne sont pas seulement des leçons de galanterie, d'élégance ou de dandysme qu'ils peuvent puiser dans ces livres. Si cela était, M. Paul Bourget déploierait d'avoir exercé une aussi piètre influence sur des lecteurs aussi peu enviables.

Mais des leçons d'élégance, ce n'est pas non plus ce que lui demandaient ces jeunes hommes fiévreux qui, à dix-huit ans, aimèrent à retrouver toutes leurs souffrances et toutes leurs aspirations dans ces héros, faits avec le plus vif de l'âme de leur créateur, en sachant donner au milieu où celui-ci les fait vivre son importance réelle, toute secondaire, sans prendre le décor pour l'essentiel.

Il y a certes toujours eu pour les imaginations neuves un certain plaisir à pénétrer, à travers les livres, dans le monde de la noblesse et du luxe. On peut le croire, M. Bourget n'a pas compté là-dessus. Au reste, une phrase de Balzac, — ce grand prophète qui a tout dit à l'avance, depuis les dangers que la centralisation excessive et la bureaucratie font courir à la France moderne, jusqu'au retour actuel de l'individualisme, — une phrase de Balzac suffirait pour dissiper cette sorte de malentendu. « Vous devez comprendre l'amour  
« comme un principe qui ne se développe dans toute sa  
« grâce que sur les tapis de la Savonnerie, entre des mu-  
« railles discrètes et revêtues de soie, sous la lueur d'opale  
« d'une lampe marmoréenne..... »

Or, M. Bourget n'ignore pas de parti pris les existences médiocres ou misérables : loin de là, et il l'a montré. Mais, pour parler toujours avec notre guide, « l'amour a le travail  
« et la misère en horreur. Il aime mieux mourir que de  
« vivoter. » Et, comme M. Bourget s'est principalement attaché à peindre l'amour dans ses formes les plus délicates ou des sentiments tout aussi raffinés, il a été naturellement conduit à placer ses personnages dans le milieu le plus favorable pour faire éclore leurs passions et développer leur caractère. Aussi dirons-nous simplement, sans entreprendre de le laver d'un reproche que personne ne lui fait plus aujourd'hui, que cet *écrivain mondain* n'a pas agi sur la partie de ses lecteurs la plus souhaitable pour lui par ses descriptions de la « haute vie », mais qu'au contraire l'influence de ce reporter de fêtes somptueuses, de ce minutieux observateur de toilettes féminines, de ce « tapissier », comme il s'est nommé, je crois, lui-même en plaisantant, s'est exercée sur les jeunes gens d'une façon tout autre.

Car ce n'est pas l'atmosphère excitante des salons que recommande M. Paul Bourget aux jeunes hommes, mais le recueillement des bibliothèques. Il l'a dit, jusqu'à vingt-cinq ans, l'écrivain doit rester constamment fidèle à sa table de travail. Et il montre comme exemple à suivre l'adolescent qui aime mieux aiguiser son esprit aux pénétrantes ironies du *Thomas Graindorge*, ou énerver son spleen aux navrances des *Fleurs du Mal*, que d'aller se joindre aux jeunes filles qu'il voit passer sous ses yeux avec leurs menus gestes attirants et le bruissement léger de leur rire. Mais quelle récompense à ce sacrifice, quand nourri de la parole des Maîtres, il sera capable de ressentir ces voluptés intellectuelles, inconnues à la plupart des hommes; quand il trouvera encore du charme à causer avec des jeunes filles, au lieu d'aller chercher ses distractions à la table de baccarat ou dans de continuels exercices de sport!

Non, M. Bourget ne fait pas rêver de saisons sur les plages à la mode, mais de studieuses retraites dans les Oxford ou les Heidelberg. Car il faut le travail d'abord, le travail sérieux et profond. Il faut acquérir une culture universelle, non pas tout savoir, hélas! mais pouvoir tout comprendre. C'est ce qui permet à M. Paul Bourget d'analyser un poème de Shelley aussi bien que l'œuvre de Mme Mathilde Seras; de parler des primitifs italiens, comme d'exposer la situation économique des Etats-Unis; de suivre les progrès les plus récents de la psychologie et d'écrire, à propos des *Origines* de Taine, ses *Réflexions sur l'Art de l'Histoire*; d'être critique dramatique et de trouver des choses neuves, à dire sur La Fontaine et Pascal... Et que représente toute son œuvre, sinon une vie entière de travail et de méditation?

Mais comprendre ne suffit pas: il faut aimer. A ces maîtres qui forment une partie de nous-mêmes, qui nous ont aidés à nous révéler à nous-mêmes, nous devons reconnaissance et amour. Faute de quoi, l'écrivain ne sera qu'un M. Legrimaudet, — dont l'original fut, hélas! aussi laid que le portrait qu'en a tracé M. Bourget dans sa galerie de *Pastels*. Il sera encore le Philippe Dubois d'un *Saint*, dévoré par la fièvre de parvenir, enragé contre tous ceux qui ont gloire et

succès. Il faut se faire des Lettres, quand on leur consacre sa vie, un culte d'une absolue pureté. Et, en aimant tous les beaux livres, en ne laissant à l'écart aucun de ceux qui se recommandent par la forme ou par l'idée, il faut en choisir certains que l'on chérisse plus particulièrement, que l'on apprenne à connaître de plus près. Il faut parmi les grands patrons de la littérature, faire élection de quelques saints, leur construire une chapelle tout intime, et les honorer par un culte qui soit bien à nous. Ainsi fit M. Bourget pour Stendhal, Balzac et Taine. C'est à eux que l'amena l'esprit de sa génération : besoin d'analyse, de précision scientifique, et avec cela spleen et nervosité. Les Maîtres que se choisissent les jeunes gens d'aujourd'hui sont bien à peu près les mêmes : mais à son tour figure parmi eux Paul Bourget.

Pourtant, ce besoin de science, besoin qu'il faut avoir, devient parfois trop inquiet. Ce désir de connaître toutes choses, de comprendre toutes les idées et tous les esprits, cet incessant mouvement de notre intelligence qui redoute tout dogmatisme comme une pétrification, aboutit vite au scepticisme le plus complet, presque toujours doublé de pessimisme. Et ce n'est pas celui d'un Chamfort, résumant tout l'esprit de médisance d'une société, la plus spirituelle, la plus aimable, la plus raffinée, qui fut jamais. Ce n'est pas non plus celui d'un mondain débitant des méchancetés devant un cercle de dames. C'est celui d'un jeune savant qui l'a puisé dans les livres, dans les théories des philosophes, loin de la vie et des hommes. Ayant fait le tour de tout, ayant trouvé à tout une satisfaction intellectuelle, et joui, dans ce dilettantisme transcendant, de voluptés supérieures, il en arrive peu à peu à croire que les choses comme les êtres existent uniquement pour lui pouvoir fournir à l'infini de telles sensations. Ce *moi* qu'il a si profondément cultivé, qu'il a affiné au contact des plus grands esprits, il prétend, l'ingrat, l'imposer au monde, oubliant tout ce qu'il en a reçu. Que lui importe l'âme humaine ? Ce ne sera pour lui qu'un sujet d'expériences. Et Robert Brestou n'hésitera pas plus à risquer des procédés, appuyés sur sa science de la psycho-

logie, pour tenter d'inspirer de l'amour à une jeune fille, qu'un chimiste à mêler un acide à une base pour obtenir un sel. Lorsque enfin cet être vivant, sentant et souffrant, se donnera à lui, lui sacrifiera son honneur de femme, il analysera le résultat de ses combinaisons d'un esprit aussi calme que l'homme de laboratoire observant son précipité.

Sous quelque nom qu'on la cache « égotisme » ou « culte du moi », cette sécheresse du cœur est le mal terrible qu'a engendré le désir de savoir dans les temps modernes. Au lieu d'aboutir, comme l'ont cru les partisans de la « Science éducatrice », à la plus haute vertu, celle qui se fonde sur l'intelligence, on n'obtient que ce misérable état d'un esprit renonçant à faire partie de l'humanité pour pouvoir acquérir une culture toujours plus grande, et pouvoir peut-être un jour surpasser et dominer ses semblables : on n'arrive enfin qu'aux théories d'un Nietzsche.

C'est contre ce courant qu'a lutté M. Paul Bourget ; c'est pour montrer ce danger qu'il a écrit son plus beau livre, le *Disciple*, qui restera comme une des œuvres caractéristiques de notre siècle tourmenté. Et c'est par là que son enseignement a été le plus fécond.

Oui, cet analyste, ce psychologue qui met à nu les âmes, qui les dissèque avec des procédés si habiles qu'ils semblent exiger l'impassibilité, ne reste pas indifférent devant les souffrances qu'il étale. Les « énigmes » ne tourmentent pas seulement sa curiosité, mais elles sont « cruelles » pour lui comme pour ceux à qui elles s'imposent. Songez à un chirurgien croyant sentir, à chaque coup de bistouri qu'il donne, l'acier mordre dans sa chair : tel est M. Paul Bourget devant ses malades de l'âme.

Oh ! comme il sait les traiter doucement, toutes ces douleurs ! Comme on voit bien que *comprendre et savoir* équivalent, pour lui, à *sentir en commun* ! Pourquoi condamner les plus coupables de ces êtres, obligés de par l'universel déterminisme ? Il faut les plaindre. Il faut enfin, suivant un mot de M. Bourget même, avoir « la religion de la souffrance humaine. » Et lui qui s'est appelé quelque part « chrétien de

désir », a pris au catholicisme ce qu'il a de plus beau : la pitié, le pardon, l'amour du prochain.

Ne s'être pas laissé entamer par ces deux grands destructeurs de l'énergie nationale : le scepticisme et le pessimisme, c'est une des plus hautes leçons que M. Bourget ait pu donner à la jeunesse. Et sa forte santé morale, trop rare, hélas ! dans la France d'aujourd'hui, l'a attiré vers ce peuple robuste, l'Angleterre, chez qui tant de nos maladies : paresse d'agir, désenchantement précoce, envie de jouir sans effort de l'existence, sont des exceptions. L'auteur des *Etudes Anglaises* peut à bon droit être fier d'avoir dirigé avec son maître Taine, le mouvement actuel qui propose nos voisins d'Outre-Manche comme modèles aux jeunes gens.

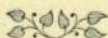
Car M. Bourget fut toujours un énergique : et pourtant que d'excuses il aurait eues à se laisser aller à ce découragement qui entraîna toute une partie de sa génération ! Oui, le jeune Français qui eut dix-huit ans au moment où une terrible crise secouait son pays, qui put voir dans une nuit tragique, la place du Panthéon souillée du sang des révoltés, et les vainqueurs dormir à côté des fusillés, — leurs frères ! — le jeune Français qui assista à l'effondrement d'une Société, qui eut ce triste spectacle des citoyens se combattant quand ils auraient dû plus que jamais s'unir, — et qui, malgré tout, ne fut pas envahi par la désespérance, le mépris et le dégoût, mais jugea seulement que la tâche, étant plus lourde, serait plus noble, a donné un bel exemple de fermeté morale.

Et, en travaillant de son côté, dans ces Lettres qu'il a si bien servies, à l'œuvre commune de relèvement, son effort, il peut en être sûr, n'est pas resté vain. En agissant sur les esprits contemporains, comme nous avons essayé de le montrer, il a justement gagné la sympathie de tous, et plus spécialement l'affection de la jeunesse, qu'il a dit un jour désirer par dessus tout.

Amour de tout ce qui est Beau et de tout ce qui est Bon, compréhension universelle, et universelle sympathie, énergie et persévérance dans l'effort, probité intellectuelle, voilà ce qu'il a enseigné : quel moraliste peut se vanter d'avoir fait

plus que ce romancier ? Les plus injustes, cherchant en lui le germe morbide qui est au fond de tant d'œuvres de notre siècle, pourraient-ils avec justice lui reprocher d'avoir si merveilleusement réussi, en usant, pour se faire entendre, des procédés qui répondraient le mieux à son tour d'esprit et aux exigences du temps ? Et si, aimé de tous, aimé des femmes, dont il connaît si bien l'âme complexe, il s'est attiré ses lecteurs les plus fidèles et les plus reconnaissants parmi les jeunes hommes, c'est qu'il a su, dans ses enseignements, rester, lui aussi, toujours jeune.

Jacques Bainville.



### Pour les Enfants

*On ne devrait faire aux enfants  
Nulle peine, même légère.*

*Ils sont si doux, ces innocents,  
Suspendus au sein de leur mère !  
Dieu mit dans leurs yeux caressants,  
Comme un rayon de sa lumière.*

*Quand ils vont à pas chancelants  
Le lys s'incline jusqu'à terre,  
Et les voyant passer si blancs,  
Le tourtereau se croit leur frère.*

*Ils tiennent des propos touchants  
A la nature tout entière,  
Aux animaux, aux fleurs des champs,  
Qui répondent à leur manière.*

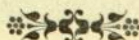
*Vous dites : « Ce sont des tyrans ! »  
Mais leur empire est débonnaire ;  
Et savent-ils, les ignorants,  
Que leur chanson peut vous déplaire ?*

*Ingrats ! Leurs clairs gazouillements  
Sont comme un baume salutaire :  
Ce sont eux qui, dans vos tourments,  
Arrivent seuls à vous distraire.*

*Aussi, soyez-leur indulgents :  
Pour eux jamais de front sévère.  
Les chérubins ont bien le temps  
De connaître notre misère !*

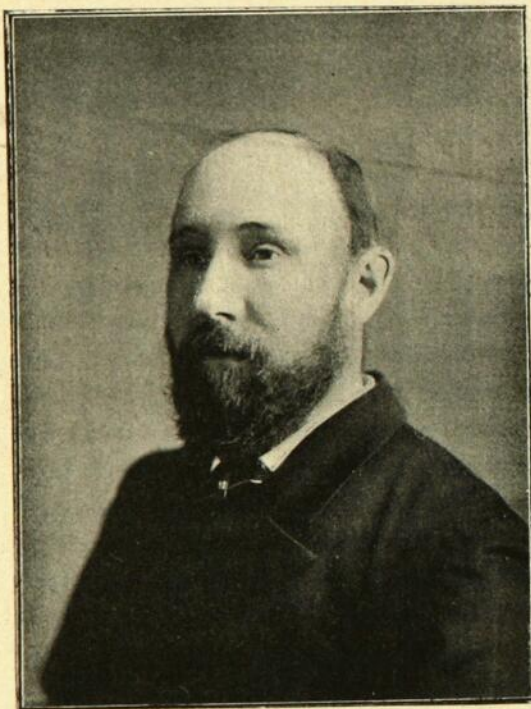
*On ne devrait faire aux enfants  
Nulle peine, même légère...*

Georges Boyer.



## Chronique américaine

Si *Castor*, notre chroniqueur canadien, trouve parfois qu'il existe au Canada un calme plat complet, il n'en est jamais de même aux Etats-Unis.



AVILA BOURBONNIÈRE

Représentant de la *Revue des Deux Frances* dans le Rhode Island et le Massachusetts (États-Unis).

Toujours, en ce pays à la vapeur, en croyance religieuse quelconque comme en politique, en affaires commerciales comme professionnelles, il y a chaque jour des sensations. C'est un ministre de l'Évangile qui laisse à d'autres le soin de celle qu'il a promis de faire vivre, pour s'en voler avec une plus légère colombe ; c'est un caissier de banque

ou d'une grande maison de commerce qui s'éloigne avec les fonds de l'établissement dont il avait la garde ; ce sont des politiciens sans scrupules qui ruinent la réputation

d'autrui pour l'amour du gain et de la gloire, mais surtout du gain, car, ici l'*Almighty Dollar* l'emporte sur tout.

Pour une sensation, en voilà une bonne, par exemple. C'est celle de *Senor Don Enrique Dupuy de Lome*, ministre de la Cour d'Espagne, à Washington. Le pauvre homme, il lui a fallu boucler ses malles et prendre le plus prochain vaisseau pour l'Europe, sinon déguerpir au Klondyke. Je crois que c'est là qu'il eut désiré aller. Il y fait un peu moins chaud que dans la capitale américaine.

Le Klondyke, voyez-vous, est devenu un endroit très attrayant depuis quelque temps. Tous y songent, voudraient pouvoir s'y rendre, pour y trouver ce précieux métal, l'or, mais combien peu y toucheront, sur le grand nombre qui s'y rendent, ce printemps. Les Gouvernements des Etats-Unis et du Canada prennent des mesures pour aider un tel mouvement vers ces régions ; néanmoins, les missionnaires qui ont parcouru ce pays depuis plusieurs années, et qui en reviennent, nous conseillent la prudence et la réflexion avant d'aller sous un climat aussi rigoureux et où les vivres sont si difficiles à obtenir, vu les grandes distances qui séparent les postes établies.

Il semble que pour les Canadiens français, surtout ceux des Etats de l'Est, tout leur a été si favorable depuis les premiers jours de l'immigration, qu'ils n'ont guère besoin d'aller s'exposer à périr dans ces prairies de glaces, pour *s'abreuver d'or*.

Leur mission, précieuse ici, leur enjoint de s'emparer plus que jamais de ce sol qui fut arrosé du sang de leurs ancêtres. Ils y trouveront la paix, le bonheur, et accompliront ce pourquoi ils ont été semés, sur cette terre américaine.

A ce propos, il est nécessaire de citer ici le discours d'un homme qui, quoique jeune encore, n'en est pas moins déjà lieutenant-gouverneur, c'est-à-dire le deuxième de tous les citoyens de l'Etat du Rhode Island.

Les citoyens canadiens de Biddeford, dans l'Etat du Maine, celui-là même qui longe le plus la province de Québec, pour témoigner leur estime et leur admiration à ce

jeune tribun, à ce remarquable homme d'Etat, qui après avoir servi sa ville, a adopté Woonsocket et y devint commissaire d'Ecole, auditeur et maire deux ans durant, a été élu aux dernières élections lieutenant-gouverneur.

Les citoyens de Biddeford, dis-je, viennent de lui offrir un grand banquet, où l'élite des hommes publics de cet Etat et du Massachusetts se sont fait un devoir de se rendre. A ce banquet, l'Hon. Pothier, le héros de la fête, fit le magnifique discours suivant, et j'aime à croire, amis lecteurs, que vous lirez attentivement ce chef-d'œuvre qui fut prononcé avec autant d'âme qu'il avait été inspiré.

Jugez-le.

**Avila Bourbonnière.**

*Lowell, Mass., (Etats-Unis). Avril 1898.*

---

## LES CANADIENS DES ÉTATS-UNIS

Discours de l'Hon. M. Pothier, lieutenant-gouverneur du Rhode-Island

« Inutile de vous dire que je suis heureux d'être l'hôte, en cette circonstance particulière et mémorable pour moi, de mes concitoyens d'origine canadienne habitant le Maine. Votre franche cordialité m'émeut profondément et je ne peux trouver de paroles pour vous remercier convenablement de tout ce que vous faites aujourd'hui pour moi. Humble soldat dans les rangs de ceux qui luttent et travaillent depuis plusieurs années afin d'assurer à nos frères immigrés leur part de privilèges dans la vie américaine, je ne mérite pas plus qu'eux cette sympathie touchante. Je vous remercie, mes amis, d'un cœur ému, et renouvelle les engagements que j'ai déjà pris de servir avec loyauté les intérêts des nôtres tout en servant ceux de ma patrie nouvelle.

« Et ces intérêts des nôtres, quels sont-ils ? Pour moi, je les trouve dans la diffusion de l'instruction parmi nos groupes, dans un mouvement politique plus prononcé, dans une administration de plus en plus sage et prudente de nos affaires paroissiales, dans une alliance de nos sociétés de

secours, dans l'établissement de cercles d'études techniques utiles à l'industrie et au commerce, dans l'épargne prévoyante encouragée au foyer, dans l'institution familiale soutenue par l'enseignement catholique, dans le respect pour les traditions de notre race, dans un dévouement sans réserve au drapeau de cette république, et dans un attachement non équivoque aux institutions des Etats-Unis.

« Voilà, je le crois, les conditions principales de notre progrès et de notre utilité en ce pays, et le patriotisme qui s'inspirera de ces besoins ne sera ni aveugle ni infructueux.

« Les besoins que je viens d'indiquer, vous les comprenez sans qu'il soit nécessaire d'en parler davantage. Je vous parlerai brièvement d'autre chose : de l'influence que notre élément devra avoir sur les destinées de ce vaste et puissant empire républicain, et même sur l'avenir politique de la Confédération canadienne. Le gouverneur Chapleau, à Salem, a laissé tomber cette parole prophétique et patriotique, parole d'amour et d'humanité digne de lui et de la race pacifique qu'il représente avec tant d'éclat :

« “ La fraternité, je veux, mes chers amis des Etats-Unis, que nous la pratiquions des deux côtés de la frontière... Votre influence politique, si elle est grande, sera suffisante pour détourner les orages qui pourraient s'élever à l'horizon de ces deux pays. A cause de vous, la politique entre les Etats-Unis et le Canada pourrait être une politique de conciliation permettant à l'un et à l'autre de continuer sans jalousie mesquine, sans entraves, leur développement. ”

« Vous souscrivez de tout cœur avec moi, amis du Maine, à ces sentiments et à ces vœux de l'éminent tribun et homme d'Etat canadien, et vous trouvez dans ces paroles un encouragement pour nos compatriotes émigrés à devenir libres citoyens de ce pays libre. Admirable mission que la nôtre, si elle avait pour effet de prévenir les complications internationales sur cette terre du Nouveau Monde, et mon patriotisme ne demanderait rien de plus glorieux pour ma race. Si après avoir été dans le passé une mission d'évangélisation, la mission future de notre race devait être une de paix ; si notre race pouvait un jour servir d'antidote contre la turbulence démagogique en ce pays, la Providence lui aurait donc réservé un rôle privilégié, rare dans l'histoire des peuples.

« Malgré les causes de découragement qui existent et que tout Canadien-français éclairé ne peut manquer de voir, mon optimisme reste de bon aloi, et c'est à fin de préparer notre élément au rôle qui est le sien aux Etats-Unis que

j'aime à m'entretenir avec mes concitoyens, à leur parler de devoirs et de responsabilités, de la marche à suivre pour être de vrais citoyens de cette République, appréciés comme tels par leurs voisins et dignes de l'hospitalité généreuse qu'ils ont trouvée.

« De ces devoirs, la naturalisation est peut-être le plus important, en prévision des événements qui peuvent se dérouler durant le prochain quart de siècle. Sans être prophète, il est permis de croire que l'annexion est une des possibilités de l'avenir. Si donc, par un enchaînement de circonstances, l'annexion devenait une question vivante, il est facile de concevoir l'influence que nous pourrions exercer, comme citoyens, dans le règlement de cette question, et aussi quelle influence un élément comme le nôtre — au tempérament artistique, à l'esprit conciliant et juste, à la foi vivace — pourrait avoir sur les destinées de l'Union Américaine.

« Cette influence désirable, mes amis, serait d'autant plus grande que nous aurions joué un rôle plus sérieux dans la vie publique américaine, que nous aurions rassuré nos voisins par une politique éclairée, sans crânerie et sans agression, en ne critiquant jamais maladroitement les institutions admirables que nous avons, en devenant citoyens, juré de défendre. Il ne faut pas oublier que la porte par laquelle l'immigrant passe en entrant en ce pays reste toujours ouverte pour celui qui n'est pas satisfait de son nouvel état, et un homme de cœur n'accepte ni la protection des lois ni le pain de l'industrie américaines, s'il ne ressent point dans son cœur d'amour et de reconnaissance pour l'hospitalité et les jouissances que lui donnent les Etats-Unis.

« Un nationalisme étroit, égoïste, est incompatible avec nos devoirs de citoyens et toujours nuisible quand on a l'imprudence de l'afficher à propos de rien et à propos de tout. Nous n'aurons notre part des avantages de la vie américaine qu'en étant sincèrement américains, en n'excitant pas, pendant que nous sommes faibles, les préjugés de ceux qui nous environnent. Evitons les embarras causés par irrésolution ou légèreté, car dans notre position, ces embarras retarderont notre progrès. Demandons nos droits comme citoyens, et les préventions disparaîtront. N'allons pas, en pratiquant l'exclusivisme au nom d'un nationalisme mesquin, donner raison à la jalousie étrangère de mettre en doute notre loyauté au drapeau étoilé. Aimons la paix, respectons l'autorité, soyons attachés aux traditions sacrées de notre race, soyons fiers de notre civisme, restons fidèles aux insti-

tutions de cette République, et nous contribuerons autant, peut-être plus, que tous les autres éléments au développement, à la grandeur future des Etats-Unis. Les destinées de cette vigoureuse République, pour être grandes et glorieuses, doivent reposer sur un conservatisme fécond, sur la justice, sur l'égalité, — et quel élément, je le demande, offre de plus sûres garanties d'ordre, de justice et d'égalité que le nôtre ? Malgré la conquête, le peuple canadien est resté libre. Il a repoussé l'oppression et forcé le pouvoir à reconnaître ses droits.

« Il n'a accepté les lois du vainqueur qu'autant qu'elles ne portaient pas atteinte à ses libertés, et pour ces libertés, il a versé son sang. Magnanime, il est devenu le fier et loyal défenseur du drapeau anglais que les hasards de la guerre avaient placé triomphant sur la citadelle de Québec.

« Son histoire, enfin, est une histoire de fidélité, de ténacité et de sacrifices, et les descendants d'un tel peuple, s'inspirant de ce passé glorieux, peuvent-ils être autre chose que les soutiens de l'ordre, les défenseurs de la société et de la patrie ? Les Etats-Unis, dans le règlement des problèmes sociaux ou économiques, qui peuvent un jour troubler leur tranquillité ou arrêter leur développement, auront besoin de l'action bienfaisante de tous les éléments conservateurs du pays, et parmi ceux-là devra figurer l'élément canadien-français.

.....

« Mes concitoyens, j'aime le pays de mes ancêtres ; j'ai le culte de ses gloires et de ses traditions ; son histoire fait mon orgueil ; notre langue incomparable, que m'a apprise une mère canadienne et française, je veux la parler jusqu'à mon dernier soupir, — mais je veux aussi être fidèle au serment que j'ai prêté en devenant citoyen des Etats-Unis, et servir ma nouvelle patrie avec tout le dévouement dont je suis capable, ne reconnaissant pas d'autre drapeau que celui de l'Amérique libre, ce drapeau, — symbole de la Liberté. »



L'HON. ARAM J. POTHIER

Le premier Canadien-français élu lieutenant-gouverneur dans la Nouvelle-Angleterre.

Né à Québec en 1856, ancien élève du collège de Nicolet, il émigra avec sa famille en 1870 et s'établit à Woonsocket, dans le Rhode-Island (E. U.). Membre du comité des écoles pendant quatre années, il fut élu à la législature de l'Etat en 1887 et 1888. L'année suivante, il vint à Paris comme représentant du Rhode-Island à l'Exposition universelle.

A son retour, il fut nommé auditeur des comptes à Woonsocket jusqu'à son élection à la mairie en 1894. Il fut déjà question à cette époque de sa candidature au poste de lieutenant-gouverneur, mais il préféra attendre que les événements lui procurassent une action plus certaine et plus utile.

M. Aram Pothier est un républicain intransigeant qui jouit, non seulement parmi ses compatriotes canadiens, mais parmi la population américaine autochtone, d'une réputation d'intégrité que bien des hommes politiques, de ce côté et de l'autre de l'Océan, lui enviraient. Avec son masque glabre, imberbe, sa face plutôt osseuse, ses yeux qui brillent d'une lumière intense dans une perpétuelle affabilité, il a ce quelque chose de nerveux et de placide tout à la fois qui témoigne de l'homme d'action. Il est spirituel, chaleureux dans notre langue, plein d'aperçus originaux, d'une éloquence facile sans préparation, sans morgue. C'est un simple, un modeste et un bon : voilà le plus bel hommage qu'on puisse lui rendre.



ARAM J. POTHIER

*Lieutenant-Gouverneur du Rhode Island  
(Etats-Unis).*

## JEAN LE MILLIONNAIRE

Rue de la Gaité, vers le soir d'un dimanche, le soleil vient de s'abolir, et les enfants y chantent encore leur jeunesse, et leurs cris s'éparpillent dans l'air avec les bourdonnements d'une joie heureuse.

La chaussée est envahie autant par les mamans et les ménagères qui se promènent, nu-tête, avec le tablier bleu et à la bonne franquette, que par les gosses qui se bousculent avec un plaisir criard.

Des amoureux passent, dont les jeunes filles fièrement coquettes ou aimablement gracieuses, mais tâchant d'être remarquées, et les jeunes employés, quelques étudiants et même de fameux rapins : les uns à la moustache conquérante, les autres avec la fleur à la boutonnière de l'habit neuf, se promènent, tels de petits empereurs, au milieu de ce vivant décor où les enfants disent, dans le tapage, leur bonheur de vivre!

A côté de tout ce monde qui s'agite, voici une jeune fille à la pauvre robe rapiécée, un jeune homme aussi pauvrement vêtu et une vieille, très vieille, misérablement habillée. Ils vont, se regardant et causant tristement, malgré la joie hurlante qui les poursuit.

Ces trois passants, à l'air bon, s'acheminent vers le cimetière du Montparnasse.

Arrivés près d'une petite tombe, l'homme se découvre

respectueusement, et tous trois se penchent, les larmes aux yeux....

Longtemps ils regardent la petite pierre indifférente qui recouvre la terre où le vieux père fut enterré, il y a six mois.

Religieusement, la vieille très vieille se baisse, et, cueillant une petite fleur, elle la donne au fils profondément ému.

Cette scène muette, est belle dans sa grande tristesse.

Après avoir dit une suprême prière et parlé au cher mort, tous trois marchent et parcourent lentement plusieurs allées de la cité de la Mort où seules les fleurs rient au soleil.

Leur cœur n'a point besoin de l'envahissante tristesse, il saigne déjà assez à l'approche d'un déchirant adieu.

Car, c'est le dernier soir que Jean passe avec sa chère mère et sa bonne petite sœur.

Avant la nuit, il partira pour bien loin. Il a rêvé au Klondike, et il est pris d'une fièvre amoureuse pour cet eldorado perdu dans des glaciers. Il veut chercher l'aventure aux pays merveilleux où l'or vient de luire.

Avant qu'il ne montât dans le train qui le devait emporter, la vieille a bien embrassé son Jean dont les yeux sont mouillés de larmes, et cette bonne mère sent son cœur battre plus vite, tandis que ses dents se serrent d'émotion et que de ses yeux coulent des pleurs qui sont peut-être des jours arrachés à ceux qui lui restent à vivre.

Cette séparation est bien dure pour elle. Assise, écrasée sur un banc de la gare, elle s'abîme dans une douleur immense, — une douleur qui la tuerait si sa fillette par ses soins et ses mots consolants ne lui rappelait que Blanche aussi est son enfant et qu'elle n'a plus qu'elle pour marcher dans la vie.

\*  
\* \*

Combien le facteur est guetté avec anxiété et les lettres attendues avec impatience ! Et quand il en arrive une de Jean, elle est lue et relue bien des fois. On la sait par cœur ; et la vieille répète à Blanche ce que celle-ci sait également. — Mais c'est si intéressant !

Le « p'tit » a vu l'Angleterre, la mer avec ses infinies beautés, et le Canada qu'il parcourt jusqu'à ce qu'il arrive, enfin, au fameux Klondike. Et dans chacune de ses lettres, il raconte les choses nouvelles qu'il a vues et les merveilles qui l'ont ébloui. Puis, au bas de la dernière page, avant de la signer, il a su y mettre, toujours, un baiser de son cœur pour la mère et pour la sœur.

Mais..... pourquoi donc les nouvelles ont-elles cessé de venir?

Est-il malade? — Serait-il..... mort!

— Non, ce n'est pas possible. Dieu sait que c'est pour rendre heureuses et faire riches sa mère et sa sœur, que Jean, le bon fils, est parti. Et Dieu est juste.

Pendant, il est bien triste le pauvre logis où petite sœur Blanche a beau travailler tard le soir — depuis que les pièces d'or, mises de côté autrefois, ont fondu dans les mains d'un boursier, — et lutter courageusement, l'impitoyable misère ne les guette pas moins.

Dix-huit mois sont passés depuis le départ de Jean.

La vieille est bien vieillie; et, le chagrin de n'avoir plus de nouvelles du « p'tit » la courbe davantage — pauvre mère dont le cœur saigne de tant d'inquiétude!

Blanche la console de son mieux; et, la pauvrete qui lui cache ses privations, rallume la lampe pour travailler encore, quand la vieille dort.

Souvent, quand nous regardons en arrière, nous sommes surpris de cet éboulement subit d'heures et de jours qui se sont enfuis pendant la minute où nous songions, et nous regrettons amèrement cette course vertigineuse du Temps alors que d'autres en voudraient précipiter la marche afin de voir plus vite le rayon de soleil qui doit leur sourire. Tel était le cas particulier des deux femmes quand elles caressaient l'espoir de revoir l'absent de mois en mois.

Un soir que le propriétaire leur avait écrit qu'il les chassait dans vingt jours, la vieille — qui s'éteignait comme une lampe sans huile — se coucha pour ne plus se relever.

La douleur et la misère endurées par l'héroïque Blanche

— se devinent mieux qu'elles ne s'expriment. Mais son dévouement fut aussi grand que son malheur.

Elle écoutait, le cœur serré, prête à fondre en larmes, sa mère appelant le fils absent depuis tant de mois. Et la vieille voulant bénir ses deux enfants ne pouvait appuyer qu'une main sur la tête de Blanche, tandis que l'autre retombait dans le vide, avec désespoir.

Pendant que la pensée de la malade s'en allait en un vol éperdu vers les contrées lointaines qui gardaient le fils, la sœur songeait au passé heureux et aux tristesses de l'heure présente.

— La destinée aura-t-elle pitié de toi, pauvre enfant !

— Mère, reverras-tu ton fils ?

\*  
\* \*

La fatalité a empêché les dernières lettres de Jean de parvenir jusqu'à sa mère. Et, pourtant, ces lettres disaient l'espoir, racontaient les richesses qu'il amassait en pepites d'or qui seraient bientôt changées en billets de banque : ces lettres donc, étaient prometteuses de bonheur pour les deux femmes ployées sous la misère.

Après un travail acharné, un labeur de géant, il pouvait songer à un bel avenir et entrevoir la cité de bonheur dont la clef est d'or.

Dans ces contrées de neiges presque éternelles, pendant qu'il entassait ses deux millions, le soir, avant de dormir il pensait toujours à la joie qu'il apporterait là-bas, à la sœur jolie et à la vieille bonne mère qu'il aimait, si naturellement, de tout son cœur.

Enfin, il se décida à partir, jugeant sa fortune suffisante et ayant hâte de revoir la France, d'embrasser celles qui l'attendaient.

Durant tout le voyage du retour, il lui semblait revoir les mêmes figures adorées. Mais cette fois, il arriverait à l'improviste, et la surprise et la joie seraient plus grandes.

Ses rêves le berçaient dans tant de bonheur, qu'il ne cessait de se réjouir à l'avance, de la joie immense qu'il aurait de leur faire partager cet or éblouissant, tout à lui.

Paris apparaît déjà, de loin. Et plus il approche, plus son cœur bondit de plaisir.

— Te voilà donc ô Paris! — Paris que je salue d'un air vainqueur. Car, maintenant nous aurons notre part de jouissance et de bien-être.

— Je suis parti miséreux, et je reviens riche, capable de conquérir une place au soleil de tes splendeurs!

Et il entre dans Paris.

L'énorme cité d'amour, de joie et de douleur résonne de ses bruits ordinaires et son brouhaha bourdonne ses mêmes refrains d'activité et de vie. Et dans l'air c'est la même chanson.

— Cocher, rue de la Gaité, numéro 41. Et vite. Le pourboire sera bon!

Paris, qui est une patrie adorable, défile sous ses yeux attendris dont les regards sont des baisers de bonheur.

C'est bien le Paris d'autrefois, mais tout y semble plus gai. Et, en une courte vision, l'affreux Klondike passe dans sa mémoire.

Mais voici de jolies parisiennes. Elles sourient et charment. Parmi tant de fleurs, elles sont les roses de Paris.

La voiture va vite. On arrive.

Boulevard Edgar-Quinet, au coin de la rue de la Gaité, le tapage et les cris se taisent tout à coup. Quel est donc ce cortège funèbre qui vient?

C'est le corbillard des pauvres, très pauvres. Et six personnes seulement le suivent.

De l'avenue du Maine, arrivent les bruits de la fête du quartier : la grosse caisse met tout en branle et les fifres et les orgues de barbarie complètent la fanfare.

Les chevaux mécaniques tournent avec les enfants affolés qui clament leur plaisir.

Pendant ce temps, et dans ce cruel contraste, le corbillard va toujours lentement. Beaucoup se découvrent au passage : ils savent quelle grande dame est la Mort. Elle force chacun de nous à lui être fidèle. Et ses caprices sont des ordres si absolus!

La voiture arrête au 41, au moment même où l'on défait

les tentures funèbres de l'entrée de la porte. Alors le cœur de Jean se serre d'une inquiétude qu'il ne saurait définir.

Il entre chez la concierge qui le regarde avec des yeux hébétés, sans rien dire.

— Ma mère est-elle chez elle ? dit il, très vite.

— Mais, Monsieur, vous ne savez donc pas la triste nouvelle ?

. . . . .

Et en quelques mots stupéfiants et horriblement cruels, Jean venait d'apprendre que sa mère était morte de peine et de misère. Et le corbillard rencontré était le sien !

Ecrasé par une douleur si inattendue, il devient pâle et prêt à trébucher.

Ce millionnaire eut donné toute sa fortune pour la vie de celle qu'il aurait voulu riche et heureuse.

En une minute, le rêve, — à la veille de la réalité, croyait-il, déjà, — s'écroulait dans le fracas de tous ses espoirs.

Pendant qu'il faisait de si beaux songes, en apportant des sacs d'or, sa pauvre mère mourait de misère en appelant son « p'tit » !

Il croyait avoir vaincu la destinée, et celle-ci s'était redressée plus terrible pour le frapper au cœur.

Enfin, il essaie de rejoindre le cortège, mais le cortège est déjà arrivé.

Et on refuse à cet homme en délire d'ouvrir le cercueil qu'il embrasse, alors, dans une étreinte de désespoir en criant tout son amour à sa vieille mère morte en pensant à lui, avec peut-être son nom sur les lèvres.

C'est en vain que Blanche essaie de le consoler.

La douleur a des digues qui la doivent renfermer sous peine de débâcle.

Un navire de quinze nœuds n'en peut donner vingt. Si vous le forcez, il fait comme celui de Philéas Fogg : il saute.

Croire enfin tenir le bonheur, et arriver à la minute fatale du plus cruel des dénouements, c'est assez pour faire chavirer le cerveau le mieux équilibré.

Et voilà pourquoi, au cimetière du Montparnasse, 4<sup>e</sup> division, près de l'allée transversale, vous verrez souvent errer un pauvre fou, d'une douce et tranquille folie, mais dont les yeux disent la douleur la plus terrible.

Il va, du tombeau de sa mère tout chargé de giroflées, de myosotis, de pensées et d'immortelles, au grillage d'une autre tombe bien ancienne sur laquelle a poussé un acacia qui, fécondé par la terre des morts, se dresse magnifique de verdure et de vie dans la cité de tristesse.

Et quand la musique résonne à la fête du Lion de Belfort, tout à côté, lui, il croit ouïr les éternelles fanfares du mystérieux au-delà.

Aujourd'hui, j'ai vu près de Jean, une jolie jeune femme en deuil, Blanche, qui le cœur deux fois brisé, venait chercher le pauvre millionnaire.

Il tenait encore, pressée sur ses lèvres, une pensée cueillie sur la tombe de la vieille, très vieille, qui fut tant aimée !

**Rodolphe Brunet.**



### Rondel aux Rimeurs

*Rimons pour rien ; pour le plaisir  
De clangorer en belles rimes.  
Tant pis si l'on nous fait un crime  
D'enchanter ainsi nos loisirs.*

*De plus malins ont su choisir  
Des distractions dont nous rimes ;  
Rimons pour rien ; pour le plaisir  
De clangorer en belles rimes.*

*Cèderons-nous au vain désir  
De voir qu'enfin on les imprime ?  
L'Idéal dont nous nous éprimes  
Combien peu sauraient le saisir.  
Rimons pour rien ; pour le plaisir.*

**A Rouquet.**

## L'AVEU

Elle était pure, douce et belle  
Ainsi qu'une étoile des cieux ;  
Et Lui s'était assis près d'Elle  
Et songeait, les yeux dans ses yeux.

Il songeait qu'il est sur la terre  
De splendides illusions  
Mais qu'en un instant, leur mystère  
S'écroule au vent des passions ;

Il songeait qu'il est de beaux rêves  
Promis à l'âme des humains  
Mais qu'ils fuient toujours vers les grèves  
Et se perdent par les chemins ;

Il cherchait la raison suprême  
Du charme qui l'envahissait,  
Il doutait de son bonheur même,  
Du printemps qui resplendissait !

Puis il parlait à son idole  
Et, tout tremblant d'émotion,  
Il avait peur que la parole  
Ne trouble en lui sa vision.

Vraiment, disait-il à voix basse,  
Croirai-je à la réalité ?  
Se peut-il que rien ne s'efface  
De ton idéale beauté ?

Désormais, qu'importe la vie  
Après d'un tel enchantement :  
Il n'est nuls trésors que j'envie  
Puisque je t'aime éperdument !

Du destin que pourrais-je attendre,  
Que pourrais-je encore désirer :  
Toute ma joie est de t'entendre,  
De te voir et de t'admirer.

Non, je ne suivrai plus les foules  
Et tous leurs tribuns querelleurs,  
Je n'irai plus ouïr les houles  
Des océans aux flots hurleurs ;

Non, les assauts de la tourmente  
Ne sauraient plus me captiver :  
A tes pieds, ô ma chaste amante,  
Je reviens m'asseoir et rêver.

Délaissant les prêcheurs moroses,  
Je préfère aller, tous les deux,  
Explorer des horizons roses  
Et des pays bleus fabuleux ;

Loin des bruits de la multitude,  
Je préfère, à l'ombre des bois,  
Nous aimer dans la solitude  
Et nous y perdre quelquefois.

Près de toi, vierge que j'adore,  
J'entrevois un monde ignoré,  
J'ose à peine évoquer encore  
Les jours sombres où j'ai pleuré.

Pourtant, sur l'humaine souffrance,  
Bien souvent, je me suis penché,  
J'ai connu la désespérance,  
Sans but, j'ai bien longtemps marché.

Mais que dis-je ? Je veux proscrire  
Ces souvenirs, en ce beau jour ;  
Va, j'ai bien droit à ton sourire,  
A ta caresse, à ton amour.

Ne me dis pas que le temps passe,  
Que notre bonheur est compté  
Et que notre amour, dans l'espace,  
S'envole vers l'éternité !

Puisque, plus tard, sur nos demeures,  
Viendront fondre les noirs autans,  
Laisse-moi savourer les heures,  
Les plus courtes de nos vingt ans !

O toi dont la beauté m'enivre,  
Permetts-moi, mon ange aux yeux doux,  
Comme un enfant heureux de vivre,  
De m'endormir sur tes genoux !

**Jean Sévère.**

Paris, Avril 1898.



## Rose de Noël

..... Depuis une demi-heure nous marchions dans le brouillard ; nos pieds faisaient craquer la neige.

— J'avais oublié que ce fût si loin ! dit-elle.

Sa voix était musicale, avec un accent étranger, on ne savait lequel.

— Voilà une observation, Mademoiselle Skiold, qui me fait sentir combien je sais peu tromper l'ennui de la route, répondis-je d'un ton piqué.

Elle ne releva pas ma remarque et balança les petits patins qu'elle portait suspendus au bras dans une gaine de soie blanche.

Yvonne était vêtue d'une robe d'étoffe blanche et moelleuse.

J'avais trente ans, elle, dix-huit à peine. Une tante de ma mère l'avait adoptée deux ans auparavant. Autour de sa naissance on flairait un mystère que Mme Lamotte n'avait encore révélé à personne.

« Sa mère, fille d'une de mes amies intimes, me l'avait léguée en mourant ; le père était Suédois. C'est une riche héritière ».

On n'en tirait rien de plus.

J'étais venu de Dijon, où se trouvait alors mon régiment, passer trois jours chez ma vieille parente, veuve sans enfant et qui vivait toute l'année à la campagne.

Les instances de ma mère m'avaient décidé à demander un

congé, afin de répondre à l'invitation de ma grand'tante. Il y avait cinq ans que je ne l'avais revue, et, arrivé de l'avant veille, je regrettais de m'être dérangé, d'autant que je n'ignorais point pourquoi l'on m'avait si fort poussé à cette visite Yvonne ne me regardait même pas : elle était prévenante pour Mme Lamotte, et pour moi d'une indifférence qui frisait l'incivilité.

— As-tu apporté tes patins comme je t'en avais prié? m'avait demandé la vieille dame le matin même.

— Oui, ma tante.

— Yvonne, voilà qui te plaira. Tu pourras patiner ailleurs que sur la carpière... Je te la confie, André. Allez à l'étang du bois et ne vous y attardez pas.

Avec cette recommandation nous étions partis. Je comptais sur le grand air pour délier la langue de la jeune fille. Toutes mes tentatives de conversation avaient tourné au monologue. Elle fixait sur moi ses yeux changeants, sans répondre, si ce n'est à une question directe. Je la trouvais, laide, trop pâle ; ses cheveux d'un roux chaud, coiffés d'une toque de cygne, faisaient à sa figure une auréole phosphorescente.

Ce jour-là, 24 décembre, à deux heures de l'après-midi, je me rappelle que je tirai ma montre et que mes doigts emprisonnés dans de gros gants, déboutonnèrent puis reboutonnèrent maladroitement mon manteau.

Nous grimpons une côte raide, caillouteuse sous la neige. Les arbres chauves, tout givrés, allongeaient leurs branches dans le brouillard.

— Ces chênes n'ont-ils pas des airs de spectres bienveillants, dit-elle enfin... Arrêtez-vous et fermez à demi les yeux.

Un instant, elle demeura immobile ; je l'imitai, et, bien que je ne visse rien de particulier au groupe d'arbres en question, j'étais trop poli pour la contredire.

— C'est aujourd'hui vieille de Noël. Tante me ménage une surprise comme aux petits enfants.

Elle me regarde et sourit. Nous nous étions remis en marche. L'an passé, continue-t-elle, j'ai été bien triste parce que je n'avais de sapin de Noël, comme chez nous.

Ce « comme chez nous » fut prononcé avec une modulation plaintive.

Nous arrivions à l'étang, gelé après une grosse chute de neige, et dont je ne pouvais mesurer l'étendue à travers l'épaisse brume. Pas un son, aucun être humain. C'était une solitude au milieu des bois. Je trouvais cela horriblement triste. Yvonne, en revanche, montrait un entrain que je ne lui avais

pas encore vu. Adossée à un saule qui pleurait des aiguilles de givre, elle me présenta l'un après l'autre ses pieds fort petits, et j'y vissai les patins. Une fois sur la glace, elle la frappa de la lame de fer, — deux coups secs, — balançait à droite, puis à gauche, paresseuse-

ment, accéléra peu à peu l'impulsion et fila comme un trait. On eût dit une mouette des lacs. Je l'eus bientôt rejointe, et nous glissâmes côte à côte en une ondulation rythmée. Rien n'est comparable à la volupté froide de cette course vertigineuse, pareille au vol, sans effort, sans secousse, avec un charme de danger et de fuite immatérielle.

J'avais renoncé à soutenir la conversation, et la jeune fille semblait oublier ma présence. Souple, elle allait, les lèvres



*Dessin de Raoul Barré.*

entr'ouvertes, le regard fixe, comme si elle eût volé à un but deviné par elle derrière les vapeurs grises au milieu desquelles nous nous mouvions. Parfois, les touffes hautes des roseaux ne nous traçaient qu'un étroit sentier et nous égrenions en passant les cristaux de leurs panaches.

Yvonne, soudain, inclina à gauche et s'enfuit dans le brouillard; je me lançai à sa poursuite, elle redoubla de vitesse. Cela m'irrita et je m'obstinai; mais à chaque fois que je croyais l'atteindre elle faisait un coude brusque, alors que, suivant l'élan donné, je m'éloignais d'elle. Par instants, elle tournait la tête et son sourire me narguait. Qui nous eût vus fuir ainsi dans cette lueur terne d'hiver nous eût pris pour deux ombres de damnés voués à une course éternelle.

Je n'ai pu oublier mes impressions de ce jour-là: elles étaient très nouvelles; rien n'y ressemblait dans ma vie ordinaire. Les combinaisons de mots les plus étranges, les plus vagues métaphores ne sauraient les rendre. A cette heure, quinze ans après en vous en parlant, je sens le brouillard d'alors m'envelopper, me pénétrer. Nous le coupions comme si cela eût été du coton grisâtre, mais très tenu. Yvonne m'impatientait. Dans son vêtement blanc, bordé de cygne, il me semblait voir voler devant moi quelque malin esprit.

Cette course silencieuse dura longtemps.

Enfin, essouffée, Yvonne s'arrêta et m'attendit. Elle riait gaiement, franchement.

— Vous rendez les armes, n'est-ce pas ?

— Je me croyais bon patineur, mais vous m'avez battu, répondis-je en l'enlaçant d'une courbe rapide qui fit crier la glace sous le fer de mon patin.

Ses yeux gris sombre, malicieux, cherchaient les miens; un rose délicat animait ses joues auréolées de cheveux ébouriffés dans la fuite: je crus la voir pour la première fois par une captivante métamorphose.

Un rayon de soleil, comme une diffusion de clarté, bleuit tout à coup le brouillard, qui se découpa en draperies ondoyantes; les arbres déroulèrent des écharpes cotonneuses, des fumées blanchâtres s'élevèrent des fourrés. Et ce

décor d'un voilé lumineux, infiniment doux à l'œil, changeait de seconde en seconde. Des bouquets de saules, de distantes futaies émergeaient soudain derrière une gaze impalpable nouée autour d'eux pour se faire très vagues l'instant d'après. D'autres à la base vaporeuse, plongeaient leur faite dans le bleu en de merveilleuses décroissances de ton : gris de cendre, gris de perle, améthyste lacteuse, tapis-lazuli éblouissant. Parfois des traînées brumeuses passaient sur l'étang ; cela était froid et nous tombait aux épaules en chape humide ; un coup de vent les emportait. Alors nous apercevions des contours de collines au loin, et, dans une fugitive échancrure, la plaine poudrée de neige, avec ses chaussées marquées par les files de peupliers noirs, ses villages épars, leurs clochers montant la garde, maculés sur le blanc tapis immense. Au-dessus de nous, l'azur du ciel limpide et glacé.

Je mesurai alors l'étendue du marais : il avait bien une lieue de long sur une demi de large.

Yvonne m'avait abandonné ses deux mains, et, enlacés ainsi, nous glissions sur la glace unie, dans cet air dont les atomes étincelaient. La jeune fille ne riait plus.

— Que c'est féérique ! dit-elle. Je voudrais que l'étang se prolongeât par-delà la France et la mer jusqu'au nord. Souvent j'ai désiré m'asseoir dans un traîneau fourré d'hermine, attelé de rennes, et m'en aller ainsi vite, vite vers la Suède. N'aimeriez-vous pas à voir la Suède ? J'en ai une envie folle. Une aurore boréale, que ce doit-être beau !

Elle parlait avec animation, tournant vers moi ses prunelles changeantes. Jamais une femme ne m'avait vanté les aurores boréales, et toutes celles que je connaissais ne rêvaient rien au-delà de Paris.

Quelques minutes plus tard, le fantastique décor se voila. Le brouillard accourait de la plaine en masses envahissantes. Il s'épaississait autour de nous plus dense qu'auparavant. Ce court après-midi de décembre s'éteignait...

— Voici la nuit ! Il faudra rentrer.

— Oh ! non. Vous partez demain et je ne puis venir patiner seule ici.

Ses mains pressaient les miennes pour donner plus de force à ses paroles, et, caressante comme une enfant qui supplie, elle s'appuyait à moi, m'enveloppant de son charme pénétrant et exotique.

Je cédaï.

Et nous repartimes dans le brouillard doublé de crépuscule. Les troncs des saules prenaient des airs de fantômes, et les roseaux nous guettaient. Yvonne le remarquait avec des inflexions de voix peureuses ; ses yeux brillaient d'excitation. Positivement elle me grisait. A peine pouvions-nous encore distinguer notre route. La brume se faisait palpable, lourde ; elle nous séparait du monde où l'on babille et s'agite. Je sentais à travers le gant la chaleur de la main fine de la jeune fille. Plutôt fuir ainsi la nuit entière que de relâcher cette étreinte !...

C'était comme en un rêve, et tous deux, pris par le vertige de ce vol dans la nuit froide, nous allions devant nous toujours, vers ce pays où m'entraînait l'étrange créature. Rien de visible. L'obscurité filtrait dans le brouillard. Nos patins courraient avec un grincement léger ; la robe d'Yvonne faisait frou-frou en frôlant mon pantalon. Un couple d'ombres emporté dans une lueur de limbes.....

— Où sommes-nous ? dit-elle soudain comme éveillée en sursaut.

Cette question me rappela à la réalité et je compris quel danger nous bravions, aventurés ainsi loin du bord, la nuit venue.

— Ma foi, je n'en sais rien, répondis-je en retenant ses mains qu'elle retirait. Ne vous éloignez pas.

— Tante sera inquiète. Combien la nuit est vite tombée ! Je ne m'en suis pas aperçue. Regardez à votre montre.

Pour lui obéir, je frottai une allumette qui ne flamba qu'une seconde et s'éteignit dans l'air humide.

— Il est quatre heures et demie!... Avez-vous froid ? Etes-vous fatiguée ?

— Non... Je vous vois à peine — Elle posa sa main sur mon bras. — Je ne distingue que votre moustache toute blanche de givre.

Elle rit, son rire vibra étrangement dans le brouillard.

Nous étions en face l'un de l'autre sur la glace, lisse en cet endroit comme le verre poli :

— Nous avons été bien imprudents de nous aventurer aussi loin, Mme Lamotte me grondera, dis-je d'un ton dégagé, mais en réalité très inquiet, car je ne savais quelle direction prendre pour regagner notre point de départ.

— Il ne faut jamais se repentir de ce qu'on a voulu faire, fit-elle remarquer avec brusquerie.

Nous repartîmes enlacés et muets. J'étais de nouveau irrité contre elle. L'énigme de cette bizarre nature s'embrouillait toujours au moment où je croyais l'avoir devinée. Son âme fuyait devant moi enveloppée de brume ainsi qu'une heure auparavant sa forme blanche.

Silencieux nous coupions lentement le brouillard, au hasard tout à fait.

— Si la glace venait à craquer !... fit-elle à voix basse.

Cette idée me hantait, mais, de l'entendre exprimer mes craintes, un frisson me pénétra les os.

— Que j'ai été imprudent ! m'écriai-je.

— Ne vous affligez pas pour moi : cela ne me ferait rien de mourir.

Elle dit cela d'un ton de raillerie triste.

Très jeune il paraît si facile de mourir ! La vie est une demeure à laquelle on n'a pas eu le temps de s'attacher et les innombrables fils d'araignée qui vous y entraîneront plus tard n'ont pas encore tissé même leur trame. Lorsqu'on est vieux, on ressemble à ce Gulliver qui se vit un matin lié au sol par les multiples cordelettes des Liliputiens.

— Pour vous, c'est autre chose, continua Yvonne. Vous seriez fort marri de mourir dans quelque trou de glace. J'ai vu tout de suite que vous aimiez la vie et que vous vous y trouviez très bien.

Je voulus protester qu'un soldat ne redoutait pas la mort. Elle eut un rire moqueur qui me déplut. Puis elle se mit à chanter en suédois, — un heurt de mots inconnus, comme un froissement rude de galets, — et je me laissai

insensiblement reprendre à l'inexplicable magie de cette fille extraordinaire. Sa voix était comme toute sa personne : bizarre, inculte, mais ensorcelante.

Dans une situation pareille une autre femme se fût cramponnée à moi, pleurant de frayeur... Yvonne chantait.

L'obscurité était profonde, et, perdus sous le brouillard traître, nous paraissions tous deux inconscients du danger. L'enfant du nord se retrouvait en son élément sur cette glace perfide, dans cette brume enveloppante, et, moi, j'eusse maintenant suivi partout cet être incompréhensible qui chantait ainsi pressé contre moi, les mains dans les miennes.

... Le chant cessa brusquement. On entendait un carillon d'angélus, tellement étouffé par le brouillard qu'il semblait très lointain.

— Nous sommes près du bord, fit-elle.

En effet, des touffes de roseaux se dressaient autour de nous, et nous y entrions à l'étourdie, ce qui nous faisait rire.

— Savez-vous ce que j'ai chanté ? dit-elle.

— Non, je n'y ai pas compris un traitre mot.

— C'est la plainte d'Ingeborg, de la *Frithiof's Saga*..... Je parie que vous ne savez pas ce que c'est que la *Frithiof's Saga* ?

— Je vous demande pardon : je sais ce que c'est un poème suédois. Mais j'ignorais qu'on l'eût mis en musique... Ce sont des choses qui ne se font pas chez nous, ajoutai-je en raillant.

Elle ne répondit pas.

Les bouquets de roseaux se faisaient plus nombreux. La cloche s'était tue.

Nous avançons très lentement. Je sondais la glace,

Maintenant Yvonne chantait à mi-voix un récitatif sauvage, comme la marche d'un guerrier mort. Elle s'interrompit pour me dire :

— Je voudrais que vous puissiez comprendre ce que je chante ; cela vous plairait à vous qui êtes soldat. C'est ma nourrice qui m'a appris ces choses ; elle parlait peu, mais

elle aimait à chanter, — ce chant-là surtout. — Elle était suédoise, et quand je suis venue en France, elle est retournée dans son pays.

Alors il nous parut que le brouillard devenait rouge et le fer de nos patins sonna contre la neige du bord !

Un grand feu de broussailles flambait tout voilé au pied des hêtres nouveaux dont les branchages se tordaient dans une pénombre humide. La silhouette d'un cheval se dressait entre les flammes et l'étang. Par instants, deux formes d'hommes passaient devant le brasier ; ils chargeaient du bois, sur un traîneau. Leurs gestes nous semblaient démesurés et alourdis. Ça et là, empilés symétriquement, des tas de bois neigeux.

— Holà ! criai-je aux paysans.

Cette voix sortie du brouillard les fit tressauter, et ils se retournèrent, interrogeant la nuit, sans nous apercevoir encore.

Chaussés de nos patins, nous marchions péniblement. Je soutenais Yvonne qui riait de nos faux pas. Clopincloplant, nous arrivâmes auprès du feu. La jeune fille se laissa tomber sur un tronc d'arbre couché-là, et je m'assis à côté d'elle.

Les bûcherons restaient bouche bée, les bras ballants de voir surgir du marais cette femme blanche et cet officier.

Où sommes-nous ? leur demandai-je.

Ils me dirent le nom d'un village. Je l'ai oublié : il y a si longtemps de çà ?

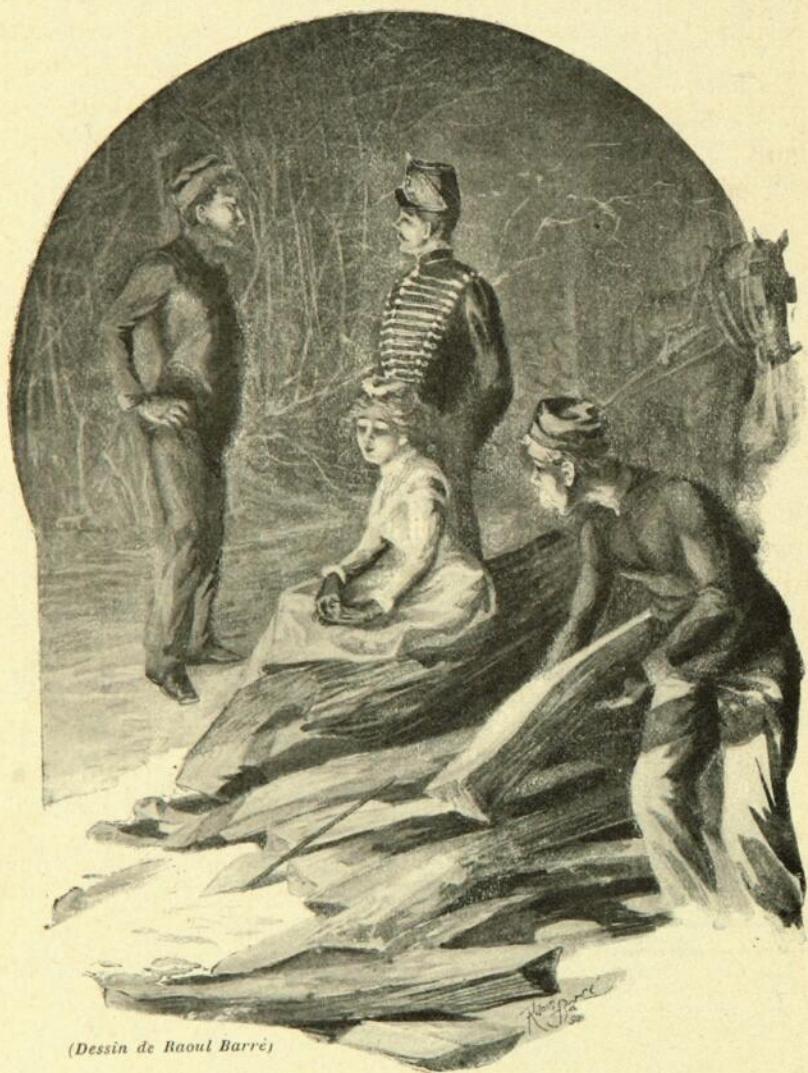
— Ah ! je m'y reconnais ! s'écrie Yvonne. Nous avons coupé l'étang en biais. Nous aurions pu nous égarer plus complètement encore, il faudra traverser le village pour gagner la route ; de là nous aurons trois quarts d'heure de marche jusqu'à la maison.

— Vous avez eu une fière chance que la glace tienne fort, remarqua le plus jeune des bûcherons.

Le plus âgé, un grand vieux voûté haussa les épaules. Tous deux nous tenaient pour fous, cela était visible aux clignements d'yeux qu'ils échangeaient.

— L'étang est donc profond ?

— Pour ça, oui. Un de chez nous s'y est noyé par un brouillard comme celui-ci ; il a cru que la glace portait tout du long. L'eau est basse en été ; c'est l'automne qu'elle monte.



(Dessin de Raoul Barré)

Les paysans ont toujours toutes prêtes de ces histoires à vous donner le frisson.

Je me tournai vers Yvonne. Elle ne prêtait aucune attention aux paroles du jeune homme et regardait les branchages

craquer dans le brasier. Par moments les flammes dardaient haut, prises de rages incompréhensibles, puis soudain se faisaient courtes et se tordaient sur les tisons comme de rouges serpents à l'agonie. A l'entour, le brouillard se résolvait en gouttelettes ; des naseaux du cheval sortaient deux jets de vapeur, et, à trois mètres du feu, le bois de hêtres s'évanouissait dans la nuit embrumée. C'était fantastique, et il me semble que toute cette scène évoquée du brouillard allait se voiler et disparaître.

— Permettez-moi d'ôter vos patins, dis-je à Yvonne.

Elle me laissa faire. Je m'étais débarrassé des miens.

Quelle direction devons-nous prendre ? demanda-t-elle.

— Ces braves gens nous remettront en bon chemin.

Les bûcherons achevaient leur ouvrage et nous conseillèrent de les attendre : en allant sans guide vers le village, nous risquions de nous égarer encore.

J'errai autour du brasier et m'arrêtai en dehors du cercle de bizarres lueurs qu'il projetait. Yvonne parlait aux paysans qui allaient et venaient, de lourdes bûches de bois sur les bras. Des reflets rouges leur plaquaient le visage, lorsqu'ils passaient devant le feu, et leur faisaient luire des gouttes de sueur aux tempes. Ils avaient ôté leur blouse, et portaient des tricots de grosse laine brune, avec un bord bleu autour des poignets et du cou. La jeune fille, debout, étendaient ses mains dégantées vers les flammes, qui pourpraient sa robe blanche, — les épaules et la tête plus vaguement estompées, — ce qui ajoutait à l'étrangeté de sa personne... Non, ce n'était point celle que je rêvais pour femme. Son âme fuyante avait des racines ailleurs — je ne savais où, — dans un monde lointain. A la vouloir suivre, je me perdais, et j'en éprouvais contre elle du ressentiment.

— Avez-vous des enfants ? demandait-elle au plus âgé.

— Sept, mademoiselle ; en voilà un, répondit-il en désignant son compagnon, un gars de vingt ans.

— Où demeurez-vous ?

— A l'entrée du village.

— Pourquoi travaillez-vous par le brouillard ? Vous auriez pu venir ici un autre jour.

— Quand il y a de l'ouvrage, on le fait par tous les temps.

— Irez-vous à la messe de minuit ?

— Si on n'a pas trop sommeil.

La charge de bois était tout entière empilée sur le traîneau, Le vieux prit la tête du convoi, et nous nous engageâmes sous les arbres auxquels la neige montait en talus, dans la brume silencieuse qui se faisait moins dense à mesure que nous nous éloignions du marais. Derrière nous, le brasier s'éteignait au pied des troncs indécis. De temps en temps un cri rauque des hommes pour exciter le cheval, un reniflement de la bête, le tressautement du traîneau aux ornières.

Nous ne parlions pas. Yvonne avait accepté mon bras, et, de nouveau, j'étais troublé de l'avoir si près de moi. Avec toute autre femme, après ce long tête à tête et dans l'insolite de cette course, j'eusse risqué quelque remarque sentie. L'étrange fille ne s'y prêtait en aucune façon. Auprès du campement des bûcherons je l'avais surprise, il est vrai, fixant sur moi de profonds regards inquisiteurs, mais quand nos yeux se rencontraient, elle se détournait d'un air indifférent.

Au bout de vingt minutes nous vîmes de petites lumières tremblotantes et clairsemées étoiler le brouillard, ainsi que des quinquets fumeux, des maisons basses surgirent. Nous entrions dans le village.

— Nous y v'là, dirent les paysans. Suivez tout du long la grand'route jusque chez vous ; il n'y en a pas d'autre.

Ils s'arrêtèrent devant une de ces fermes qu'on entrevoyait vaguement. Je les remerciai de nous avoir servi de guides.

— Un joyeux Noël ! leur cria encore Yvonne.

— Grand merci. On vous la retourne, répondirent-ils.

Et nous nous éloignâmes.

On voyait à travers les carrés de vitres l'âtre flamber dans les maisonnettes éparses.

— Si nous en avons eu le temps, j'aurais demandé aux bûcherons de nous laisser entrer chez eux, dit la jeune fille.

Regardez ici. — Elle m'indiquait une fenêtre où passaient des ombres d'enfants. — N'est-ce pas joli ? Je voudrais avoir une chaumière et faire la soupe dans ces grandes marmites qu'on suspend au-dessus du foyer. N'aimeriez-vous pas aussi ?

— Faire la soupe ? Oh non, Je ne saurais comment m'y prendre.

Elle eut un rire très gai.

— Je ne dis pas faire la soupe, mais avoir une chaumière.

— Oui, à condition de n'y pas être seul.

Je dis cela d'un ton d'excessive indifférence : je craignais de l'effaroucher juste au moment où l'oiseau sauvage voletait plus près de moi.

— Etre seule ! Oh ! non..., fit-elle.

— Avec qui donc voudriez-vous y vivre, mademoiselle ?

— Avec qui ? Mais avec...

Elle s'arrêta, balbutiant ; puis, reprenant soudain courage :

— Mais avec mon mari, cela va sans dire ! Court silence. Ce naïf aveu me prenait au dépourvu. Je ne sus que répondre.

Au bord du chemin se dressait une petite église, une lueur terne en découpait les vitraux. Six coups vibrants tombèrent d'un invisible clocher sur le village recueilli pour sa veillée de Noël dans la nuit, la neige et le brouillard.

— Entrons ! dit Yvonne prise d'un caprice. Il n'est que six heures ; nous serons à la maison avant le souper.

Nous entrâmes. C'était obscur, avec une odeur d'encens et d'étable. Quelques cierges brûlaient mystérieusement dans cette pénombre, et la lampe du chœur oscillait comme récemment touchée par une main légère. Trois vieilles femmes priaient dans un coin ; elles tournèrent la tête au bruit de nos pas, sans cesser de remuer les lèvres. Ma campagne s'était signée. Nous avançons dans le couloir du milieu ; arrivés à la grille du maître-autel, nous nous arrêtâmes. La jeune fille les yeux levés, toute nimbée de blancheur, restait là sérieuse. Je la regardais, et je vis passer sur son visage comme la crispation d'une pensée dou-

loureuse, 'Cela me fit mal. De quel souvenir était-elle effleurée? Qu'avait-elle vu ou entendu pour en souffrir encore?

— Allons-nous-en ! fit-elle brusquement.

Elle prit les devants à pas pressés, et nous nous retrouvâmes dans le brouillard.

Depuis longtemps nous marchions sans parler, Yvonne s'appuyait à mon bras, un peu lasse.

— Vous me trouvez bien désagréable, assurément? dit-elle tout à coup avec un éclat de rire bref.

— Non, mais un peu, un peu...

— Étrange! acheva-t-elle. Tante me le répète sans cesse. Je ne sais pas babiller comme les autres jeunes filles. Elles aiment à plaire, et moi, je ne veux plaire à personne, à personne du tout.

Elle dit cela d'une voix irritée. Je répondis avec calme:

— Je m'en suis aperçu.

— C'est ce que je voulais; j'en suis très contente.

Ma foi, je ne comprenais rien à cette nature, mais elle m'attirait irrésistiblement.

Nouveau silence très prolongé. Le brouillard se dissipait à mesure que nous avançons. En face de nous, de derrière une forêt, la lune montait fumeuse, et sur son disque rouge se tordaient, comme dessinées au burin, de très déliées ramures noirâtres.

— Je suis bien méchante, chuchota-t-elle enfin en levant vers moi ses yeux étranges dans lesquels je vis briller des larmes.

— Oui, vous êtes méchante, mais... je ne saurais vous désirer autre que vous n'êtes.

Son âme fuyante m'avait ensorcelé.

— Vrai? fit-elle étonnée.

Mes yeux plongèrent au fond des siens, plus expressifs sans doute que des paroles, car ses joues se colorèrent d'un rose vif. Elle voulut retirer sa main, sur laquelle j'avais posé la mienne.

— Non, Yvonne, ne retirez pas votre main. Soyez bonne, pour la première fois... Savez-vous pourquoi je suis venu ici?

— Je l'ai très bien deviné : Mme Lamotte me parle de vous depuis six mois ! Aussi je vous déteste et je ne veux pas vous plaire !

Elle rit avec des sanglots dans la gorge et s'éloigna de moi.

En vérité je n'aurais pu dire ce qui m'avait poussé à cette demi-déclaration : la minute d'avant je n'y songeais point. Nous cheminions silencieux et boudeurs tous deux. J'étais blessé de ses façons et je regrettais d'avoir parlé, ignorant les fiertés d'une âme de vierge qui se sait vaincue et lutte encore par orgueil pudique.

Au prochain détour de la route, la maison de Mme Lamotte allait se dresser massive dans les vergers où flottait un brouillard argenté. Yvonne faisait sonner ses talons sur la neige et balançait ses patins avec une affectation d'insouciance.

Je me rapprochai d'elle.

— Oubliez ce que j'ai dit, mademoiselle, et pardonnez-moi.

— Non, je ne veux ni oublier ni pardonner, répondit-elle en tournant vers moi un visage souriant.

L'instant d'après je serrais dans la mienne sa main fine.

Je l'aimais alors, bien certainement ; mais je n'osais parler, craignant de l'effaroucher par des mots de passion trop rudes. Il y avait tant de pure confiance dans ses yeux sombres qui souriaient avec ses lèvres !

A travers le brouillard argenté nous étions arrivés à la petite porte du jardin, une porte basse, en bois. Je l'ouvris sans lâcher la main d'Yvonne, qui passa la première.

— Je parlerai ce soir à ma tante ; dis-je.

Elle se retourna et me fit face avec quelque chose de craintif dans le regard.

— Si vite ? Non... Les paroles font envoler l'oiseau du bonheur.

— Comme vous voudrez, Yvonne. Pour le moment nous n'avons nul besoin de paroles.

« Sommes-nous des marionnettes, dit un poète anglais, l'homme dans son orgueil et la beauté dans sa fleur ? Est-ce

de nous-mêmes que nous nous mouvons, ou sommes-nous mûs par une invisible main?... »

Quelques minutes plus tard, nous nous trouvions dans une grande pièce tendue de reps jaune, avec de hautes boiseries et de vieux meubles. Au foyer flambait une énorme bûche. Mme Lamotte, petite vieille aux allures de souris, trottait grondeuse autour de nous et nous faisait boire du vin chaud.

Nous étions étourdis par la transition brusque de la nuit à la lumière. Le marais, le campement des bûcherons, le bois de hêtres, le village entrevu, l'église silencieuse et le retour avec le disque rongé de la lune nous guettant de derrière une futaie, tout cela nous semblait un songe, et nous nous regardions à la dérobée. Yvonne finit par éclater de rire et se sauva.

Toute cette veillée dans le salon tendu de reps jaune de cette maison solitaire m'a laissé un indéfinissable souvenir. Il y avait sur une table un bouquet de roses de Noël aux pétales délicatement teintes. Le chat d'Yvonne, un bel angora gris, occupait un pouff près du feu. J'y restai seul un moment et dans une profonde rêverie. Puis Yvonne entra et vint s'asseoir devant la cheminée. Elle était vêtue de satin d'un rose indécis avec des roses de Noël au corsage.

— Donnez-moi un écran, dit-elle sans me regarder.

Et elle étendit vers lâtre ses petits pieds chaussés de mûles. Je retins la main qu'elle avançait; elle ne la retira point et arrêta sur moi ses grands yeux sombres.

— Est-ce que cela ne vous paraît pas un rêve? murmura-t-elle lentement.

— Oui, un peu.

Je collai mes lèvres à ses doigts effilés.

Yvonne eut son sapin de Noël avec d'innombrables bougies, et, transportée, elle combla de caresses Mme Lamotte. Cette odeur pénétrante des aiguilles qui se consument sous la cire fondue, je ne l'ai plus respirée depuis cette soirée-là.

Durant le souper, ma vieille tante nous observait et hochait la tête avec de fins sourires. Yvonne, d'un air qu'elle s'effor-

çait de rendre très digne, lui aidait à me bien recevoir, ce qu'elle ne s'était pas souciée de faire les deux jours précédents.

Dans le salon jaune, Mme Lamotte sommeille, un tricotage sur les genoux, ses lunettes au bout du nez. Devant la cheminée, j'ai avancé pour Yvonne une lourde chaise sculptée, à dossier droit, aux bras recourbés en tête de dragon; le chat gris a sauté sur les genoux de la jeune fille, et j'ai pris place à côté d'eux. Une lampe à l'abat-jour baissé brûle dans l'encoignure où est assise la bonne dame.

Nous chuchotons à bâtons rompus.

— Je vous raconterai tout, de mes parents, de mon enfance, plus tard; ce soir je ne veux pas être triste... et puis, vous savez, les paroles font envoler l'oiseau de bonheur. Ma nourrice le disait souvent, et je le crois aussi.

Elle sourit en regardant le feu, le menton sur la main.

— Pourrez-vous, Yvonne, vous habituer à vivre comme tout le monde?

Je joue avec la queue du chat, qui darde sur moi ses yeux verts.

— Est-ce que je ne vis pas comme tout le monde? demande-t-elle étonnée.

Sa tête, sous l'auréole de ses cheveux fauves, se penche vers moi.

— J'entends vivre dans une ville, recevoir des visites, en faire, donner des dîners.

— Cela m'ennuiera horriblement; mais je m'y soumettrai si vous le désirez.

Elle m'allonge une tape sur les doigts, parce que j'ai fait miauler son chat en voulant lui toucher la queue; puis, mi-sérieuse, elle ajoute :

— André, je ferai tout ce que vous voudrez.

C'est avec un sourire ensorcelant qu'elle prononce pour la première fois mon nom de baptême. J'oublie ma grand-tante qui dort dans son fauteuil et je m'empare des mains d'Yvonne afin de l'attirer à moi; elle se défend.

— Chut! fait-elle; vous allez, la réveiller.

Le chat dérangé a sauté à terre, très mécontent; il crispe ses pattes, fait le gros dos et enfin regagne son pouff pour y rêver en paix.

La jeune fille, renversée au dossier de sa chaise, m'a abandonné sa main. Long silence, troublé par le tic tac d'une antique pendule, dans le corridor, et le crépitement du bois qui bavarde avec le courant d'air de la cheminée.

La soirée s'écoule ainsi. Dans les yeux d'Yvonne dansaient des points brillants, les flammes faisaient miroiter les cassures de sa robe dont les tons s'exaspéraient parfois jusqu'au rose intense. Au-dessus de l'oreille, à demi caché dans le crépelé des cheveux, elle avait un grain de beauté roux foncé qui tranchait sur la peau très blanche.

J'avais recherché bien des femmes. Pour moi, l'amour, comme sentiment, n'existait que dans les imaginations fort jeunes et pour les poètes, qui n'y croient pas et le chantent cependant, parce que cela s'est toujours fait. J'étais venu chez Mme Lamotte alléché par la dot d'Yvonne, je l'avoue; mais je n'y songeais plus! L'étrange créature me faisait entrevoir quelque chose de mieux que mon insipide existence de routine et de plaisirs connus. Elle gardait dans tous ses gestes une attirante dignité, et puis toujours ce je ne sais quoi du sphinx qui provenait sans doute d'une enfance solitaire et rêveuse, et d'une éducation très à part de nos habitudes françaises. Je la voulais à mon foyer, non pas comme le jouet d'une courte passion, mais comme l'amie, la compagne.

Le matin de décembre était froid, un Noël blanc et brumeux. Je me tenais debout auprès d'Yvonne, qui appuyait à la vitre sa petite figure pâle. Nous étions seuls dans le salon jaune, et j'allais partir. Devant nous le jardin mélancolique aux perspectives ternes de brouillard, les bordures de buis y tombant, régulières sous la neige. Des volées de moineaux attendaient, hérissés en pelottes sur les buissons voisins, le déjeuner de graines que la jeune fille leur jetait tous les jours et ne comprenaient rien au retard apporté à leur repas.

Nous étions tristes de nous séparer, et je promettais de

revenir dès que je pourrais obtenir un congé. Sitôt arrivé j'écrirais à ma tante, et Yvonne devait tout lui conter après mon départ.

On entendit les grelots du traîneau qui sortait de la remise pour venir se ranger contre le perron. Yvonne me regarda; je la pris alors dans mes bras, baisant ses cheveux, ses lèvres, ses yeux sombres.

— C'est comme cela qu'on ne me fait point de confidences! dit derrière nous Mme Lamotte d'une voix qui s'efforçait d'être grondeuse.

Elle était entrée sans bruit. Brusquement nous nous écartâmes, et je balbutiai je ne sais trop quoi.

La jeune fille courut à la vieille dame, et se jetant à son cou :

— C'est moi qui n'ai pas voulu qu'il vous parlât hier au soir; ne le grondez pas! — Et malicieuse elle ajouta: Au reste, c'est votre faute, tante. Pourquoi me chanter ses louanges depuis six mois et l'inviter pour nous envoyer patiner ensemble?

— C'est bon, c'est bon, je ne le gronde pas; je devrais vous gronder tous deux. Vos cachoteries n'ont servi à rien! j'avais tout deviné hier au soir... Viens ici, mon ami, que je t'embrasse.

Et je me courbai vers le petit visage ridé de l'excellente femme.

On vint annoncer que le traîneau m'attendait.

— Tu reviendras bientôt avec ta mère, et nous discuterons le moment de votre mariage. Il y a des choses qui ne peuvent être traitées par lettre... je vais voir si l'on t'a préparé ta grosse couverture. Dépêche-toi de lui dire adieu.

Et elle sortit. Le complot ourdi entre elle et ma mère avait réussi : elle exultait.

La maison solitaire au milieu des vergers avait disparu. Yvonne, sans doute, était assise au coin de la cheminée dans le salon tendu de reps jaune et songeait à moi.

A la petite station perdue sur l'immense plaine blanche, je fus ce matin-là le seul voyageur, et le train m'emporta à

la réalité banale, loin de ce rêve étrangement délicieux que je venais de faire.

Vous conter par le menu ce qui suivit? Je l'ai oublié. Aussi, je ne veux point mêler ce souvenir égaré dans ma vie de soldat au récit brutal du tous les jours vulgaire. Janvier s'écoula sans qu'il me fût possible d'obtenir un congé. Yvonne m'écrivait souvent des lettres originales comme elle, brèves comme son langage, avec de ces mots rares et caressants dont elle avait le secret.

Au commencement de février je fus surpris de ne point recevoir de nouvelles de la jeune fille. Huit jours, dix jours, rien. Ma mère était inquiète, moi nullement. Un soir, elle m'accueillit la figure bouleversée.

— Mon pauvre André!

Ce fut tout ce qu'elle put me dire.

Yvonne était morte. Un refroidissement sans importance d'abord; en quatre jours la fièvre avait brisé sa frêle constitution. Dans son court délire elle avait répété mon nom d'une voix tour à tour tendre et déchirante.

Ma pâle fleur d'hiver!... N'en parlons plus, voulez-vous?

Le tourbillon de la vie, la comédie des plaisirs et des affaires ne vous lâche pas pour une enfant qui meurt. Les vivants courent, par-dessus les corps des tombes, où les poussent les nécessités de l'existence. C'est affreux; mais pourquoi le nier et affecter des poses d'inconsolé? Encore un de nos nombreux mensonges que cette prétention aux regrets éternels? Si le souvenir persiste dans l'âme de plusieurs, le chagrin s'efface assez vite.

Depuis lors j'ai eu de l'ambition comme avant, je suis parvenu à un grade élevé et j'en ai été fier et heureux. L'ambition m'est restée. Elle ne laisse jamais satisfait, déclarent les sages. Pouvez-vous me dire ce qui assouvit un cœur d'homme? Il nous faut un but. Quoiqu'on ait pris l'exacte mesure de tous ces hochets que nous nous arrachons: louanges, argent, titres, dignités, on se veut faire une place au soleil et échapper à la promiscuité humiliante de ces milliers d'êtres qui croupissent dans leur nullité.

Mme Lamotte est morte il y a dix ans; elle m'a légué sa

fortune et la maison solitaire au milieu des vergers. J'y vais parfois seul passer la veillée de Noël. J'y suis souvent retourné à cette date depuis la mort d'Yvonne. Le vieux cocher et sa femme qui savent mes habitudes font grand feu dans le salon tendu de reps jaune, et j'arrive à la brume ! Il pleut, il neige ou il vente, qu'importe ! Je m'assieds devant le foyer auprès de cette chaise sculptée au dossier droit, aux bras recourbés en tête de dragon, qu'occupait Yvonne durant cette soirée inoubliable. Il y a sur la table un bouquet de roses de Noël, comme alors ; mais le bel angora gris a délaissé le pouff au coin du feu. Pendant plusieurs années je l'y ai trouvé me regardant de ses yeux verts ; puis il s'est éteint de vieillesse.

Sur la cheminée, en face de moi, brille à la lueur des flammes le fer de deux patins mignons, ceux d'Yvonne, et je crois entendre le timbre exotique de sa voix répéter :

« Les paroles font envoler l'oiseau du bonheur. »

Il règne un grand silence dans la maison déserte ; dans le salon jaune flotte une odeur de choses vieilles. Nulle porte ne s'ouvre ni ne se ferme. Cette halte subite dans la course affolée des années m'est bienvenue, mais étrange aussi.

Vous connaissez l'impression que donne, durant la nuit, l'arrêt, devant une station ignorée, du train qui vous emporte à travers un long voyage vers un pays inconnu. C'est ce que j'éprouve alors. Et cet arrêt m'est devenu nécessaire, et j'ai pris l'habitude de ce pèlerinage dont je ne parle à personne, au sujet duquel personne n'ose me questionner.

D'être là, tout seul avec le passé, il se fait présent. Yvonne entre vêtue de sa robe d'un rose indécis, des roses de Noël au corsage ; elle s'assied à côté de moi et me regarde de ses grands yeux sombres. Puis elle me sourit, me tend la main et nous revivons muets cette veillée d'autrefois, alors que nos cœurs battaient à coups rapides.

Mon cœur est engourdi maintenant et le sien, dès longtemps, s'est émietté en poussière. Je ne suis point occupé d'elle seulement ; mais dans cette chambre hantée par son souvenir, je ne puis penser sans elle comme dans le tumulte

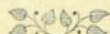
de la vie ordinaire ; là, elle s'associe à mes projets, à mes rêves ambitieux.

Est-ce de l'amour que j'éprouve encore ? — Non. Je ne souffre plus de ce gouffre qui nous a séparés. Il y a entre nous trop de choses et d'années. Et cependant il me semble inexprimablement mélancolique de vieillir ainsi, sans elle.

Avec l'aube terne qui filtre à travers les tentures, Yvonne s'évanouit et je me retrouve seul, appuyé au fauteuil vide, devant le feu qui s'éteint. Je me lève, j'écarte les rideaux et je regarde le jardin triste, où s'alignent les bordures de buis. Sur les buissons les moineaux transis se chamaillent.

Je sors pour inspecter le petit domaine, parler au fermier ; et quelques heures plus tard le train m'emporte à la réalité banale, mais inévitable.

**J. Hudry-Menos.**



## KÉLÉDA

*La grand'route déroule au loin son chemin clair  
Au milieu des champs verts et des moissons jaunies ;  
Et ses hauts peupliers bercent gaiement dans l'air  
Leurs deux rangs de feuillage aux vagues harmonies.  
Non loin, dans les labours, devant le bois ombreux ,  
A droite, en plein soleil, la petite rivière  
Scintille, en dispersant mille jets lumineux,  
Dont s'infiltrèrent certains parfois en la lisière.  
Sur la grand'route, à gauche, une vieille maison :  
Les volets sont fermés, la grille est en ruines ;  
La pelouse languit sous un épais gazon ;  
Dans l'herbe des chemins serpentent des racines ;  
Un fouillis de verdure, inculte, inanimé,  
Laisse à peine percer le toit rouge de briques ; —  
Et, là, toujours il pèse un silence embaumé  
De sauvages senteurs aux profondeurs mystiques.  
— Et c'est là, seules, là, dans ce triste tombeau,  
Qu'elles vivent leur deuil, pauvre enfant, pauvre mère.  
Dieu ! sous ce ciel si pur où tout semblait si beau,  
Comme mon cœur soudain frémit de leur misère !  
Hélas, nul ne les plaint car nul ne la comprend,  
Cette vierge, sublime en sa douleur immense,  
Qui nourrit dans son âme un souci dévorant  
Et souffre, et ne meurt pas, et vit sans espérance :  
On l'appelle « La Folle » ; on rit de ses chagrins ;  
A peine quelques-uns causent-ils à sa mère ;  
Nulle pitié pour elle ; et toujours les gamins*

*La suivent, le matin, au bord de la rivière.  
 Oh ! comme là, perdue en ses pensers chéris,  
 Elle est belle ; ô son air, ses yeux, sa chevelure,  
 Sa chevelure noire, et ses yeux infinis,  
 Et l'étrange air rêveur de sa pâle figure !  
 Là, comme elle contemple à ses pieds l'eau qui court,  
 Car son amant est mort sur une mer lointaine,  
 Et cette eau, qui chuchotte en un bruissement sourd,  
 De la voix de son mort lui semble toute pleine.  
 Elle même, à cette eau, pour son mort adoré,  
 Confie une caresse, un serment, un sourire ;  
 Ou plonge dans le ciel son regard éploré,  
 Selon ce qu'à son cœur l'eau parlante vient dire.*

*Lorsqu'au soleil brillant, la fleur s'épanouit,  
 Sa superbe splendeur au profane peut plaire.  
 Mais le poète, seul, sait comprendre, la nuit,  
 La beauté de la fleur qu'un rayon pâle éclaire.  
 Elle s'ouvre pensive, à la triste clarté,  
 Qu'elle semble fouiller comme une souvenance ;  
 Il scintille des pleurs sur son cœur velouté,  
 Dont les blêmes reflets sont empreints de souffrance —  
 Et le profane passe, en détournant les yeux.  
 Le poète s'arrête à la fleur languissante  
 Qui songe à son soleil effacé dans les cieux :  
 Il n'est rien de plus beau qu'une douleur d'amante.  
 O, cet amour profond d'une vierge, il est grand  
 Cet amour, qui s'enlace au tombeau de l'amant..*

*Mais la porte a crié : noble, en son noir austère,  
 La Folle « Kéléda » s'en va vers la rivière.*

Horace de Châtillon.

Avril 1898.

# Les Premiers Canadiens

## DES ÉTATS-UNIS

Bien avant la guerre de l'Indépendance, plusieurs Canadiens-français s'étaient déjà établis sur les bords du lac Champlain, dans les limites actuelles de l'Etat de New-York.

Jean Laframboise était de ce nombre. Il s'était fixé sur des terres qui se trouvent aujourd'hui dans la municipalité de Chazy, comté de Clinton, Etat de New-York.

Près de lui vint s'établir Joseph La Monté, dont le nom a été changé plus tard en celui de Monty.

Etienne Gaudinot faisait aussi la chasse à cette époque dans cette région et servait d'éclaireur à la garnison anglaise de Ficondévoga, notre ancien Carillon. D'autres Canadiens français vivaient aussi sur des terres situées dans Beekmantown, comté de Clinton.

Quand la guerre éclata entre l'Angleterre et les colonies, l'on sait que Ficondévoga, fut un des points sur lequel se portèrent les Américains, et Etienne Gaudinot fut fait prisonnier. Peu de temps après, il passa au service des Américains, qui avaient alors la sympathie de tous les Canadiens du district de Montréal. En 1777, la fortune se tourna contre les colonies et elles durent reculer devant l'armée du général Burgoyne qui envahit le nord de l'Etat de New-

York. Les Canadiens du lac de Champlain se réfugièrent à Albany où ils s'enrôlèrent dans deux régiments que le Congrès avait levés en Canada.

Ces deux régiments étaient commandés par les colonels Hazen et Livingston. La plupart de leurs officiers étaient aussi d'origine anglaise. Pas plus de trois cents canadiens français s'enrôlèrent dans ces régiments.

En 1779, les officiers canadiens-français du régiment de Livingston étaient Auguste Loiseau, capitaine, et François Monté, lieutenant. L'abbé Lotbinière était alors chapelain du régiment.

Dans le régiment du colonel Hazen, l'on comptait à la même époque, le capitaine Clément Gosselin, le lieutenant Germain Dionne et les enseignes Alexandre Hériale, François Gelinaud, Louis Gosselin et Pierre Boileau.

Un autre régiment, le deuxième d'infanterie de New-York, avait aussi pour lieutenant-colonel un nommé Pierre Régnier et du cinquième du même Etat, Louis Dubois, était le colonel, Jacob Bruyère, lieutenant-colonel, Philippe Dubois, Bevoir et *Henri Goodwin*, capitaines, et Henri Dubois, lieutenant.

Le major Mallet qui est maintenant employé comme chef du département des Terres à Washington a écrit un article sur Clément Gosselin mentionné plus haut.

Ce brave homme avait d'abord servi devant Québec sous le général Montgomery et fut fait prisonnier.

Rendu à la liberté, au printemps de 1778, il en profita pour aller rejoindre l'armée de Washington à White Plains, emmenant avec lui cette fois son frère Louis et son beau frère, Germain Dionne.

Durant la bataille qui précéda la capitulation de Lord Cornwallis à Yorktown, le général *La Fayette* qui commandait l'aile de l'armée américaine où se trouvait le régiment du colonel Hazen, fit l'éloge de la belle conduite de ce corps. Clément Gosselin qui était à la tête de sa compagnie, fut gravement blessé à cette bataille.

Quand l'armée fut renvoyée en 1783, les Canadiens qui avaient servi reçurent comme récompense des certificats

qui leur donnaient droit à une certaine étendue de terre.

Beaucoup vendirent ces certificats et préférèrent s'établir à New-York et à Albany. Dans cette première ville l'on trouve en 1785 l'abbé la Valinière qui avait été expulsé du Canada par le général Haldimand à cause de ses sympathies pour les Américains et qui répondait alors aux besoins spirituels des Canadiens.

La plupart des Canadiens toutefois, prirent des terres dans le nord des Etats de New-York et du Vermont.

En 1783, François Monty et son fils, Pierre Boileau, Charles Cloutier, Antoine Lavoué, Joseph Letourneau, Antoine Lambert, Pierre Aboir et autres, commencèrent des défrichements à Beekmantown.

La même année, Jacques Rousse, s'établit sur le site de la ville de Rouses Point.

Quelques mois plus tard, Clément Gosselin, Jean Laframboise et Joseph Monty se fixèrent dans la municipalité de Chazy et Asselin commença des défrichements près de la rivière Corbeau. Lors de l'organisation de Plattsburg en 1788, l'on voit figurer les noms de Jabez Petit, de Louis Ligotte, Constant et Clément Gosselin qui fut alors chef ou président des grands jury.

Le major Gosselin (car il avait reçu ce grade avant la fin de la guerre), se maria en 1791 devant un juge de paix de Chazy, à Marie Catherine Monty, mais quelques mois plus tard il faisait bénir son union à Saint-Hyacinthe par un prêtre.

François Côté et Marie Lussier qui s'étaient également mariés devant un juge de Paix, sur la Baie Sevadac le 8 avril 1791, firent aussi bénir leur mariage à Québec le 7 juillet 1793.

Clément Gosselin mourut en 1816 et Jean Laframboise en 1819.

Etienne Gaudinot mentionné plus haut était établi en 1793 à Niagara ; lors de la guerre de 1812, il s'enrôla dans l'armée des Etats-Unis. Il vivait encore vers 1881 avec des enfants à Franklin, Ohio. Il prétendait être âgé de 122 ans et avoir été témoin de la bataille des plaines d'Abraham.

En 1840, le gouvernement des Etats-Unis fit faire le dénombrement de tous les vétérans de la guerre de l'Indépendance auxquels il payait une pension. Voici les noms de ceux qui me paraissent être des Canadiens-français :

Jean Laferty Daniel Carpentier et Samuel Maynard, du comté de Gattaragua ; Joseph Barron, du comté de Léoyuga ; Jusk Durand, Philius Chamberland, du Comté de Chataugue ; Jesse Cloutier et Simon Leroy de Cortland ; Joseph Durand, d'Elizabethtown ; Jean Griffard de Northampton ; Joseph Courier, de Hosse, comté de Hamilton ; M. Contremain, d'Orléans ; Jean Blanchard, de Pitcher, comté de Chenaugue ; Lévi M. Roberts, Placide Monty, Jean Robert et Adorinam Perreault, de Plattsburg ; John Monty et Nicolas Constantin de Beekmantown ; Amable Belleau, Mary Courrier, Bazile Nadeau, Daniel Beaumont, de Champlain ; Alexandre Heriale, Mary Lizotte, François Delong, Peter Roberge et Joseph Monty, de Chazy ; Joseph Marchand, de Illoyel ; et Annie Courier, de Potsdam. Toutes ces localités sont dans l'Etat de New-York.

Le Vermont comptait aussi un certain nombre de vétérans-canadiens français : Jean Deveraux ; de Richmond, Claude Monty, de Colchester ; Duclos, de Shelden, Arthur Denault, de Berskire, Benjamin Hardy, d'Irasburg, Samuel Larabée, de Guillorel et John Rosier de Belvidère.

Ceux qui habitent ces localités peuvent nous dire ce que sont devenus aujourd'hui les descendants de ces premiers Canadiens des Etats-Unis.

**Un Canadien-Américain.**

## LE SIÈGE DE PARIS

### I

#### Le trente et un octobre

Le Paris du siège, au matin du 31 octobre. Dans le brouillard froid, Saint-Pierre-de-Montrouge achève de sonner un mélancolique *Angelus*. Le long de l'avenue d'Orléans, où de rares lumières clignotent, un fiacre à deux chevaux et à galerie, réquisitionné par le ministère de la marine et l'un des derniers locatis en circulation, nous emmène, Le Myre de Vilers et moi, dans une tournée des forts du Sud. Comme aide de camp de l'amiral La Roncière, de Vilers, presque tous les matins, est astreint à cette visite, et je l'accompagne volontiers quand je ne suis pas de garde, afin de m'approvisionner d'une foule de remontants très précieux dont les forts de Paris surabondent, comme d'énergie, d'ordre, d'endurance et de belle humeur.

— Halte-là... Qui vive ?

— Service de la marine.

La porte Montrouge, tout embastionnée, engabionnée, hérissée de baïonnettes, s'entrebâille pour le fiacre ministériel. Pendant qu'un falot minutieux examine à la portière nos deux laissez-passer, mon compagnon — si philosophe et maître de lui d'ordinaire, — s'énerve, s'irrite. Sous la casquette plate à galons d'or, sa figure me frappe par une expression de dureté que je ne lui ai jamais vue, qui lui mincit les lèvres, creuse ses yeux plus profonds et plus noirs. Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qu'il me cache ? Ce causeur étincelant, adroit lanceur de paume et de repaume, pourquoi, depuis que nous sommes en route, m'a-t-il laissé parler tout seul ? Je vais le savoir sans doute dans un moment...

Franchie la zone militaire, ces grandes plaines de boue et de gravats où déjà le matin blafard éclaire des larves en maraude, nous traversons Gentilly, désert, effondré... Un coq chante au lointain, vers Bicêtre. D'une ruelle en pente, un chien affamé, furieux, s'élançe en aboyant, s'acharne à nos chevaux, bondit jusqu'à la portière, nous crache en râlant la bave de ses crocs. Le temps de dire : « Sale bête ! » une détonation brutale éclate à mon côté, et, parmi l'âcre fumée dont notre voiture est remplie, je vois le chien rouler les quatre pattes en l'air et mon compagnon qui remet son revolver à l'étui.

— Vous êtes un peu nerveux ce matin, mon camarade... Il doit y avoir du nouveau dans les affaires ?

Lui, très grave :

— Il y a du nouveau, en effet.

On reste encore quelques minutes sans rien se dire ; et seulement vers l'avancée du fort Montrouge, répondant à toute l'anxiété, à toutes les interrogations de mon silence, de Vilers m'annonce brusquement :

— C'est fini... Metz a capitulé, Bazaine a tout perdu, tout vendu, même l'honneur.

Ceux qui n'ont pas subi les affres du grand naufrage de 70 ne sauraient comprendre ce que nous représentait le nom de Bazaine, l'héroïque Bazaine, comme Gambetta l'appelait, l'espoir dont il fouettait notre courage, la nuit abominable où sa désertion nous plongea. Imaginez tous les cris possibles de délivrance et de joie : « Terre!... terre!... Une voile!... Sauvés!... Embrassons-nous!... Vive la France ! » Il y avait de tout cela dans ce beau nom de troupié versaillais, et, tout à coup, voilà qu'il signifiait le contraire. C'était à donner le vertige.

Aussi mon arrivée au fort me reste-t-elle un peu confuse. Je me souviens vaguement d'un capitaine de frégate en sabots qui nous guide par de longs corridors de caserne ; d'une pluie fine, une pluie de côte, rayant la grande cour où des matelots, en bérets bleus et vareuses, jouent au bâtonnet, avec des bonds, des cris d'écoliers en récréation ; enfin, d'une marche interminable sur un chemin de ronde

gluant, luisant, où les semelles patinent, le long des gabions, des épaulements, des pièces de marine en batterie et des hauts talus que dépasse la silhouette d'un marin de vigie, son cornet à bouquin à la ceinture, prêt à signaler la bombe et l'obus allemands. Ce que ma mémoire a gardé de très précis, par exemple, c'est le rouf de toile goudronnée, dégoulinant de pluie, sous lequel les officiers de garde sont attablés devant des bols de café noir; je vois ces visages rayonnants, tous ces bons sourires qui se lèvent vers nous : « Eh bien ! messieurs les terriens ? » Et debout, à l'entrée, sanglé dans sa longue tunique, de Vilers leur jetant l'atroce nouvelle :

« Bazaine s'est rendu... »

Il n'y eut pas un mot, pas un cri pour lui répondre ; mais un éclair jaillit, dont la tente fut illuminée, un éclair fait de tous ces regards confondus, de tous ces yeux noirs, bleus, *mocos*, ponantais, celui-là aigu comme un coup de stylet, l'autre fervent comme un cantique de Bretagne, et l'on put lire à la clarté de cette flamme l'héroïque résolution que vous veniez de prendre, vous tous, Desprez, Kiessel, Carvès, Saisset, tombés depuis sur ce bastion numéro 3, ce bastion d'honneur où vous m'êtes apparus, le matin du 31 octobre.

## II

### La fin d'une légende.

Ah ! ce bastion n° 3, c'est aux premiers jours de janvier, deux mois après notre visite, qu'il fallait le voir, avec ses embrasures démolies, les abris des hommes effondrés, à son mur une large brèche, et cette trombe de fer et de feu qui l'enveloppait du matin jusqu'à la nuit. Pareil au cri des paons les jours d'orage, le cornet à bouquin de la vigie sonnait sans relâche. « On n'a pas le temps de se garer ! » disaient les servants de pièce en tombant. Et les autres quartiers n'étaient guère mieux abrités. Pour traverser les cours désertes, jonchées d'éclats d'obus, de bris de vitres, dans une odeur de poudre et d'incendie, les matelots rasaient les murs de leurs casernes défoncées. Plus une pierre debout

aux deux corps de logis de l'entrée; les hommes de garde, comme tout l'équipage du reste, obligés de se blottir sous des blindages faits de mauvaise terre, de la terre hachée depuis deux mois par les obus, friable, sans consistance, et où les coups de casemate étaient fréquents.

Un soir, dans le réduit blindé qui lui servait de cabine, le commandant du fort voyait entrer le capitaine de frégate de L..., nouvellement arrivé à bord — comme on disait — pour remplacer le chef d'une compagnie de canonnières qui avait eu l'épaule emportée par un obus.

— Mon commandant, dit l'officier avec une pauvre bouche blêmie, contracturée, qui mâchait les mots rageusement au passage, je suis un homme déshonoré, perdu... Je n'ai plus qu'à me faire sauter.

— De L..., mon ami, qu'y a-t-il ?

La main du commandant écartait la petite lampe suspendue, éclairant les murs de l'étroit réduit, mais l'empêchant de bien voir le vigoureux soldat à longue tête exaltée debout en face de lui.

« Il y a... — oh ! le malheureux, que c'était donc pénible à dire !... — il y a qu'en arrivant sur le bastion, le feu... eh bien ! le feu m'a surpris. J'ai eu peur, là... Qu'est-ce que vous voulez ? Je n'avais jamais fait la guerre; seulement une fois, au Mexique, mais rien de sérieux... Alors, sous cette grêle de mitraille, à deux ou trois reprises j'ai été lâche, j'ai salué l'obus, comme ils disent; et les hommes m'ont vu. Je les ai entendus rire... Depuis, ça été fini. Tout ce que j'ai pu faire... Entre mes matelots et moi, il y a quelque chose qui ne va pas, qui n'ira jamais. Une chanson circule à bord... ça se chante sur l'air des Barbanche... mais vous la connaissez, sans doute?... Partout où je passe, moi, je l'entends, cette chanson, ou je m'imagine l'entendre... Ah ! bon Dieu !... La nuit, le jour, j'ai ça qui bourdonne dans ma tête avec le rire de ces bougres-là... C'est à en mourir ! »

Il avait mis sa casquette de marine devant ses yeux et pleurait tout bas, comme un enfant. Dehors s'entendait le fracas des bombes, bruit sourd de la mer sur les brisants.

A chaque coup, la cabine craquait, tanguait, s'emplissait de poussière ; et la petite lampe, dans un halo rougeâtre, se balançait avec un mouvement de roulis.

— De L..., mon ami, vous êtes fou : je vous dis que vous êtes fou... Mettez-vous là.

Le pauvre diable se défendait, il avait honte ; mais son chef l'assit de force près de lui au bord du petit lit de fer qui servait de siège, et la main sur son épaule, affectueux, paternel, dit ce qu'il fallait dire pour apaiser cette âme en détresse, la détendre. Voyons, il n'avait que des amis à bord ; et à Montrouge on n'aimait pas les lâches. D'ailleurs, pourquoi parler de lâcheté ? A qui cela n'était-il pas arrivé de saluer l'obus ? Surtout les premières fois. Venant après tout le monde, n'ayant pas eu le temps de s'acclimater, rien de plus naturel que ce tressaut nerveux, cette faiblesse d'une seconde à laquelle personne n'échappait. « Vous m'entendez bien, de L..., personne... Nos marins, qui sont devenus des héros aujourd'hui, qui vivent dans le feu comme des salamandres, et joueraient au *foot-ball* avec des bombes allumées, si vous les aviez vus, il y a deux mois, quand la vraie partie s'est engagée... Ils n'en menaient pas large, lorsqu'il fallait sortir des casemates... Savez-vous que l'amiral Pothuau, le soldat le plus brave de la flotte, venait deux fois la semaine faire le tour de nos remparts, rester des heures en plein feu, pour donner à nos hommes une leçon de tenue ? Cette leçon, nous en avons tous besoin à ce moment-là... Voilà la vérité, mon cher... ne vous tracassez donc pas pour des foutaises. Vous êtes un excellent officier, que nous aimons, que nous estimons tous. Allez la tête haute, et surtout souvenez-vous : il n'y a pas de gros chagrin qui tienne, ici on ne peut mourir, on ne doit mourir qu'en combattant et face à l'ennemi.

— Je m'en souviendrai. Merci, mon commandant.

Il s'essuya les yeux et sortit.

Entendit-il encore fredonner l'atroce refrain ? C'est probable. Des témoins ont affirmé que, pendant les derniers jours du siège, de L... chercha la mort passionnément, prenant le milieu des cours aux heures foudroyantes, se

tenant, pour commander le feu, droit et déployé comme un drapeau, sur le parapet du bastion. Mais la mort est une coquette. Avec elle on ne peut compter sur rien. Vous lui dites : « Arrive donc... » elle se dérobe, vous donne des rendez-vous pour le plaisir de les manquer. On ne comprend plus.

De L... en était là ; il ne comprenait plus et se demandait s'il aurait le courage de vivre jusqu'à la fin, lorsqu'une nuit de janvier, le 26, à minuit sonnante, tous les forts de ceinture et de banlieue, ces lourdes galiotes de pierre embossées à nos portes, et dont les batteries tiraient sans interruption depuis trois mois, tous les forts, redoutes, secteurs, après une dernière et formidable bordée qui enveloppa la ville d'une écharpe de flamme rouge et blanche, se turent subitement : Paris était vaincu.

Trois jours après, le matin de l'évacuation des forts, par une brume dorée et tiède où se devinait un printemps adorable, pressé de nous faire oublier le glacial et sinistre hiver du siège, l'équipage de Montrouge, assemblé par compagnies, l'appel et les sacs faits, les fusils en faisceaux, attendait dans les cours les sonneries du départ. Après la nuit des casemates, cela semblait bon, ce soleil roux, cette brise fraîche et tout ce plein air où l'on pouvait s'espaçer sans recevoir des morceaux de chaudron sur la tête. Des moineaux, sortis de leurs trous piquaient le brouillard de petits cris. Malgré tout, quelque chose serrait le cœur de nos mathurins, leur étreignait la gorge, à l'aise cependant, sous les larges cols bleus, et dans ce grand silence, si nouveau pour chacun, ils se parlaient bas, comme gênés. « Si on faisait un bâtonnet, en attendant?... » proposa un fusilier de la flotte, un tout jeune. On le regarda comme s'il tombait de la lune. Non, de vrai, ils n'avaient pas le cœur à ça.

Au même instant, le capitaine de L..., qui cherchait ses canonnières, les appela d'un geste autour de lui. Il était en grande tenue, sa croix, sa haute taille et une paire de gants blancs tout frais qu'il pétrissait dans une forte main : « Matelots, je vous fais mes adieux... — Sa voix tremblait un

peu, mais se rassurait à mesure... — Je m'étais juré que, moi vivant, pas un Prussien ne mettrait les pieds ici. Le moment est venu de tenir ma parole. Quand le dernier de vous passera la poterne, votre capitaine aura fini de vivre. Il avait perdu votre estime ; j'espère que vous la lui rendrez, assurés maintenant que ce n'était pas un lâche... Bonne route, mes enfants ! »

Et ce fut fait, comme il avait dit. A peine l'équipage parti, clairons en tête, deux détonations venues du pavillon des officiers retentissaient dans la solitude et le silence du fort. On trouva de L... expirant sur son lit, deux balles dans la tête, son revolver d'ordonnance encore fumant sur l'oreiller.

On a fait de cette mort une légende à la Beaurepaire ; mais ce que je raconte, à part quelques détails de mise en scène, est l'histoire vraie, et, moins héroïque peut-être, elle m'a paru aussi belle et plus humaine, plus de notre temps que l'autre.

Alphonse Daudet



## CANADA

*Beau pays qui fus nôtre et n'as point oublié  
Les chants dont te berça la France maternelle,  
Mon cœur à ton grand cœur reste à jamais lié  
Par cet ardent espoir que nous mettons en elle.*

*Mais je t'aime encore, o notre frère lointain,  
Pour tes bois tout pareils aux bois de nos collines,  
Pour tes chênes anciens que l'automne déteint,  
Pour le charme et la paix de tes eaux cristallines ;*

*Surtout, o gars coquet au précieux jabot,  
Pour les flots si légers de la fine dentelle  
Qui tombe de ta gorge humide à ton sabot ;  
Car ta fière cascade est deux fois immortelle,*

*Et ses eaux auront tû leur puissante clameur  
Avant qu'on ait cessé de chanter leur histoire.  
Un nom comme le leur ou le vôtre ne meurt  
Que quand Mnémosyne a brisé son écritoire.*

Brest, avril 1898.

Michel Mérys.



Frontispice de Raoul Barré.

Dans la *Revue des Deux Frances* d'avril dernier, nous annonçons la publication régulière des noms, avec l'adresse à Paris, des Cana-

diens qui seraient venus s'inscrire à nos bureaux. Nous commençons donc, aujourd'hui, par la liste suivante :

M. Edouard Richard, Ottawa ; 72, rue Bonaparte.

M. Raoul Barré, Montréal ; 41, rue Vavin.

Le docteur L. P. de Grandpré, Montréal ; 3, rue Casimir-Delavigne.

Le docteur J. H. Chalifoux, Montréal ; 3, rue Casimir-Delavigne.

Le docteur François Le Moyne de Martigny, Montréal : hôpital Péan, 11, rue de la Santé.

M. Jules Colas, Montréal ; 4, rue de l'Université.

M. Emile Colas, Montréal ; 4, rue de l'Université.

M. Alexandre Bolté, Montréal ; 4, rue de l'Université.

Le docteur Albert Laramée, Montréal ; 2, rue Perronet.

Le docteur Damien Masson, Montréal ; 59 bis, rue de Vaugirard.

M. Jobson Paradis, St Jean P. Q. ; 55, rue Saint-Louis-en-l'Île.

Le docteur Eugène St-Jacques, St Hyacinthe ; 2, rue Perronet.

\*  
\* \*

Notre compatriote, le docteur François L. de Martigny, de

l'hôpital Péan, a actuellement sous ses soins, M. Georges Grisier, l'ancien directeur des Bouffes-Parisiens, auteur de plusieurs charmantes comédies.

Rappelons que le docteur de Martigny est interne à l'hôpital Péan, dont l'habile chirurgien Delaunay est le directeur.

\*  
\*\*

On nous apprend que notre jeune confrère, M. Paul de Martigny, est attendu à Paris, le mois prochain.

D'avance, nous lui souhaitons la bienvenue la plus cordiale.

\*  
\*\*

Notre artiste peintre, Aurèle Suzor-Côté a eu le plaisir de voir admis, avec la plus honorable mention, les quatre tableaux qu'il avait préposés, au Salon.

Notre éminent critique d'art, M. Albert Lefevre, membre du jury, parlera d'une façon toute particulière de l'œuvre de notre compatriote, M. Suzor Côté, dans son article sur le *Salon de 1898*, que publiera la *Revue des Deux Frances* dans son numéro du mois de juin.

La haute situation de M. Lefevre est une absolue garantie de l'impartialité qui guidera ses appréciations savantes sur l'art; et, son opinion sur M. Côté restera comme une belle page pour tout le Canada.

\*  
\*\*

Le quatrième centenaire de la découverte de la route maritime des Indes par Vasco de Gama vient d'être célébré magnifiquement en Sorbonne.

Tout Paris assistait à cette fête où il nous a été donné d'entendre Sarah Bernhardt, Mounet-Sully, Paul Mounet et Mlle Brandès.

Le très distingué ami des canadiens, M. L. Herbette, conseiller d'État, était l'un des organisateurs de cette grandiose démonstration à la gloire d'un des plus hardis navigateurs des deux mondes.

R. B.



Frontispice de Raoul Barré.

## ECHOS DE PARIS

Echos de Paris?...

Dans ce Paris fabuleux, il se dit tant de choses que voilà une chronique qui menace d'être bien décousue.

Vais-je rapporter chaque mois ici ce que mes pérégrinations dans cette Babel m'auront appris? Dirai-je le vrai et le faux aux gens qui passent, sans autre désir que de plaire comme disait Janin, et recommencer le lendemain? Je risque fort alors de faire hausser parfois les épaules de mes amis d'outre-mer qui me prendront pour un sot ou se demanderont si, moi, je ne les prends pas pour des fous.

Causons, pourtant, à bâtons rompus, au hasard des souvenirs, et puisqu'à Paris l'esprit court les rues, je tâcherai d'en avoir quelquefois pour conter mes balivernes et toi, lecteur, j'en suis certain, tu en auras toujours pour en rire.

\*  
\* \*

La guerre hispano-américaine a eu le don de mettre la zizanie parmi les plus fidèles amis.

La *Libre Parole*, organe du vaillant catholique Drumont, et l'*Intransigeant*, organe du socialiste Rochefort, qui marchaient la main dans la main, — étrange alliance, — se

tiennent aujourd'hui de ces aigres propos qui ne se sont pas tout à fait des amabilités.

Personne n'ignore que les juifs Rothschild possèdent une grosse partie de la fortune espagnole. Ils sont donc les plus chauds partisans de l'Espagne dans sa guerre avec les Etats-Unis. De là, l'*Intransigeant* accuse sa vieille amie *La Libre Parole* d'être vendue aux Juifs parce qu'elle soutient la politique espagnole. Et *La Libre Parole* riposte en traitant l'*Intransigeant* de mauvais Français, de cosmopolite, etc. parce qu'il acclame les Américains.

La politique est décidément la plus délicieuse des choses...

\*  
\* \*

Nous sommes en pleines élections législatives. Les murs de Paris sont bariolés d'affiches multicolores. Oh ! les alléchantes promesses et quel choix : 300 candidats au moins pour les 20 sièges de députés de Paris.

Il y en a de rouges, de bleus, de blancs et beaucoup de fumistes. Un M. Morel se dit *candidat de la Sainte-Croix* et signe sa proclamation, — aussi incompréhensible qu'un discours de M. Rochefort, — le *Grand-Juge de l'Humanité*. Un égoutier assure que s'il est élu, il en dira long à la Chambre parce qu'il connaît tous les *dessous* de Paris ! Un autre candidat, un poète fort connu qui possède une abondante chevelure, nous dit qu'il a reçu bon accueil parmi ses électeurs, *que leurs cheveux se sont compris, et qu'il leur en gardera pour mettre dans toutes leurs soupes !!!*

On n'est pas plus délicat.

Mais le pompon appartient certainement au *camelot-cycliste* qui promet, s'il est élu, de visiter chaque jour tous ses électeurs et de leur faire leurs petites commissions, leurs achats, leurs approvisionnements, etc... et tout cela à *l'œil*, comme on dit à Paris, c'est à dire, pour..... l'honneur.

Il tient le progrès...

\*  
\*\*

On m'a conté l'autre jour cette anecdote curieuse qui mérite d'être rapportée.

M. Paul Krüger, qui vient d'être réélu président de la république du Transvaal, a eu des débuts très modestes et rappelle très volontiers quelle a été sa première profession en entrant dans la vie.

Un jour, il reçut la visite d'un duc anglais qui se faisait présenter à lui par un des ministres de la colonie du Cap. L'Oncle Paul ayant de tout temps professé le plus profond dédain pour la langue de Shakespeare, la conversation dut se poursuivre par l'intermédiaire du ministre qui servit d'interprète.

— Faites savoir à M. le président, dit le visiteur, que je suis membre de la Chambre des lords.

L'oncle Paul inclina légèrement la tête, tira une forte bouffée de sa pipe et fit entendre une sorte de grognement sourd comme compliment de bienvenue.

— Dites-lui, ajouta l'Anglais surpris de cet accueil, que je suis l'un des plus anciens ducs de la Grande-Bretagne.

Pour toute réponse M. Krüger fit une nouvelle inclinaison de tête accompagnée d'une nouvelle bouffée de tabac et d'un nouveau grognement.

— Faites-lui remarquer, dit le duc de plus en plus étonné, que j'ai été vice-roi.

— Dites à cet Anglais, s'écria l'Oncle Paul se décidant enfin à rompre le silence, que, moi, j'ai été gardeur de bestiaux.

L'entretien, qui manquait décidément de cordialité, ne fut pas poussé plus loin.

\*  
\*\*

Personne n'a oublié à Paris le baron Harden-Hickey, l'ancien directeur du *Triboulet*, qui vient de se suicider.

C'était une des plus singulières figures qui aient fréquenté le boulevard depuis vingt ans. D'où venait-il ? D'Amérique, disait-on, et nul ne connaissait de lui autre chose. On était au lendemain du 16 mai ; les républicains étaient vainqueurs et les royalistes n'avaient plus qu'à rire ou à... pleurer. Le *Triboulet* s'en alla flamberge au vent, rire et combattre en l'honneur de son roi vaincu.

Ce fut épique.

Le petit brûlot satirique encaissa condamnations sur condamnations, tant qu'il en eut 114 avec un total de 300.000 francs d'amendes. C'était pour rien. Et ajoutez à cela 34 duels !

Mais la liberté de la presse venant d'être accordée, il ne fut plus possible au Gouvernement de tenir en respect le fougueux royaliste, alors on l'expulsa. Il dut promettre de s'assagir pour rentrer en France. Il avait épousé, quelques années auparavant, une jeune fille ravissante, Mlle de Sampieri, et l'on croyait le ménage très uni, quant tout à coup, un beau matin, le baron disparut, laissant ce simple billet dans sa chambre pour avertir sa femme et ses amis : « Vous ne me reverrez plus. »

Le *Triboulet* fut vendu aux enchères et l'on apprit que Harden-Hickey avait repris son ancien métier de marin. Il était entré comme capitaine sur un bateau qui partait pour l'Australie. Deux ans plus tard, on apprit qu'il était aux Indes et que le vaillant catholique s'était fait bouddhiste !

Le divorce fut prononcé contre lui. Il passa en Amérique où il épousa la fille de John Flagler, un des rois du pétrole.

Toutefois, la richesse ne put calmer en lui l'immodéré désir des aventures et c'est ainsi qu'il se mit en tête, il y a trois ans, ayant découvert dans une croisière sur l'Atlantique un îlot perdu, d'y créer un royaume indépendant. Ainsi naquit l'*Etat de Trinidad*. La déclaration-prospectus par laquelle le baron Hickey annonçait la fondation de son royaume aurait déconcerté le plus comique de nos vaudevillistes. Il adressait à tous les colons à venir une circulaire tirée à plus de cent mille épreuves... sans compter celles auxquelles il s'apprêtait de les soumettre par la suite.

Cette notice contenait d'abord les moyens de se rendre à Trinidad sans erreur possible : 20 degrés 30 lat. sud et 29 degrés ouest.

Pas d'autre indication. Compris, n'est-ce pas ?

Puis suivait une description de l'île : Trinidad est entourée de récifs, rochers à pic, ce qui permet d'espérer avec les courants marins, une bonne moyenne de sinistres, qui deviendra pour les habitants un rapport de père de famille. Trinidad est peuplée... d'oiseaux de mer et comme végétation offre toutes les ressources : chiendent, radis sauvage, varechs, etc !

Religion d'Etat : le Bouddhisme, mais liberté des cultes.

Ainsi les lignes s'amoncelaient et deux mois après un navire officiel expatria quelques centaines d'illuminés vers ce désert de Chanaan !

Mais, un beau jour, un navire anglais passant par là, reconnut l'île, et comme elle était portée sur les cartes sans indication de propriétaire, l'Anglais se dit : ce ne peut être qu'à l'Angleterre, et il débarqua.

Harden-Hickey reçut l'ordre de quitter les lieux immédiatement... ce qu'il avait fait du reste toute sa vie. Il fit ses malles et alla se plaindre au Brésil sur les côtes duquel se trouvait son île miraculeuse. Il souffla si bien l'ambition dans l'oreille de son puissant voisin que le Brésil finit par se dire aussi : cette île est à moi, — et un navire brésilien partit pour Trinidad.

D'où conflit, menace de guerre, etc. Bref, l'Angleterre reprit le large... il faut toujours qu'elle prenne quelque chose.

Et le Brésil garda Trinidad. Quant à Hickey, il disparut.

Il s'est suicidé, me dit-on.

Ce fut un aventurier, mais ce fut un homme d'honneur. Que lui a-t-il manqué ? Ce qui manque à nous tous, Parisiens : d'avoir plus de sagesse que d'esprit !

\*  
\* \*

Mon confrère, M. René Doumic, a fait à Montréal une conférence sur Lamartine. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt

le compte-rendu très fidèle qu'en a fait *La Patrie*. A ce propos, il m'est revenu ce touchant souvenir sur le grand poète.

Un jour, dans les dernières années de l'Empire et la dernière aussi du tribun, Mlle de Girardin, je crois, se trouvait dans l'antichambre d'un bureau de rédaction, attendant son tour. Il y avait là quelques personnes et parmi elles un petit vieillard, humble, courbé sur son bâton, vêtu misérablement d'une longue redingote râpée. Mlle de Girardin contemplait secrètement ce vieillard qui, de temps à autre, levait vers elle ses yeux craintifs. Il avait l'air si malheureux qu'il lui inspira bientôt la plus grande pitié.

Tout à coup, l'huissier appela :

— M. de Lamartine !...

Et tandis que tous les regards se tournaient vers lui, le petit vieillard s'était levé et péniblement traversait la salle. C'était notre grand poète.

Mlle de Girardin fut si péniblement impressionnée qu'elle faillit s'évanouir.

A. Steens.



# Le Chant du Cygne

(SUITE) <sup>(1)</sup>

## III

Le silence se fit peu à peu sur l'aventure. D'ailleurs, entre lord Mellivan et Sténio, la lutte n'était pas égale. Jamais les merveilleuses qualités du musicien ne se manifestèrent avec autant d'éclat qu'après son mariage. On eût dit qu'il voulait, à force de succès, faire oublier à sa jeune femme les chagrins que son amour lui avait coûtés. Il créa autour de Maud une atmosphère de triomphe. Il dissipa toutes les préventions, força toutes les sympathies, entraîna toutes les admirations. Il obtint, par l'ascendant de son art, qu'on donnât tort au père outragé, et qu'on murmurât contre sa sévérité.

Lord Mellivan parut un peu trop féodal en tenant rigueur à ce roturier de génie qui, en somme, marchait de pair avec les plus grands seigneurs. L'empereur, son maître, l'avait fait comte; mais il dédaignait son titre. Marackzy tout court lui semblait suffisant.

Pendant deux ans, il tint l'Europe sous le charme et donna à sa jeune femme toutes les compensations qu'elle avait pu rêver. Reçue et attirée, partout à la cour et dans le grand monde, elle y fit rayonner le charme doux de sa beauté blonde. Elle compléta Marackzy. Sans elle il eût manqué

(1) Voir la *Revue* d'avril dernier.

quelque chose à la fortune extraordinaire de ce grand artiste. A sa couronne elle ajouta un fleuron charmant : celui de l'amour. Sténio, riche, acclamé, aimé, semblait l'image vivante du bonheur sur la terre. Mais la fatalité était là, derrière le char triomphal, prête à prouver qu'aucune joie n'est durable ici-bas.

Au bout d'un an de mariage, un enfant était né, blond comme sa mère. Et dans les ivresses de la maternité, les dernières tristesses de Maud avaient disparu. Elle eut, pendant quelques mois, l'oubli complet du passé. Elle se laissa aller au courant prodigieux qui l'emportait de fêtes en fêtes, dans une clarté et un bruit d'apothéose. L'être presque divin qui la faisait régner sur le monde lui parut plus beau, plus charmant, plus digne d'être adoré. Elle se mêla activement à sa vie artistique. Elle jouit délicieusement de sa gloire.

Arrivé à la maturité de son talent, Marackzy n'avait plus voulu se contenter des compositions délicates ou étranges, qui naissaient chaque jour sous ses doigts agiles. Il visa plus haut et prétendit aborder le théâtre. L'Opéra de Vienne lui était ouvert. Il y fit jouer coup sur coup un ballet fantastique, *les Djins*, où la richesse de son imagination se donnait librement carrière, et un opéra *Mathias Corvin*, où le patriotisme magyar éclatait en fiers accents. Dès lors le fanatisme de ses admirateurs ne connut plus de bornes, et le Chopin hongrois, comme on l'appelait déjà, parut en passe d'égaliser les plus illustres maîtres.

C'est alors que Maud, à l'insu de son mari, risqua, auprès de son père, une tentative de rapprochement. Elle lui écrivit une lettre tendre et soumise, dans laquelle elle implorait son pardon. Elle pensait que le succès arrange bien des choses, et que le noble lord serait peut-être moins sévère pour la femme de Marackzy sacré grand compositeur par l'acclamation universelle, que pour la compagne de Sténio, l'unique et prodigieux, virtuose. Au bout de huit jours elle reçut sa lettre non décachetée. Le grand seigneur avait été trop durement touché dans son orgueil par le départ de sa fille. Il tenait parole : il ne voulait plus la reconnaître.

Ce fut un cuisant chagrin pour Maud, mais combien léger auprès de celui que la destinée lui préparait ! Le soir du jour où sa lettre avait été renvoyée sans être ouverte, son petit garçon tomba malade. L'esprit impressionnable de la jeune femme fut frappé. Elle vit une mystérieuse coïncidence entre la colère du vieillard et le mal de l'enfant. Un fatal pressentiment l'assaillit, et la jeta dans des angoisses qu'elle n'osa pas montrer à Sténio. Pendant une semaine, elle soigna le petit être avec une ardeur passionnée, le couvant, lui insufflant sa propre vie. Mais tout fut inutile. Le visage rosé pâlit, les yeux clairs s'obscurcirent, les lèvres, qui ne connaissaient que le sourire, se pincèrent avec une gravité soudaine, et, sans secousse, doucement, comme un oiseau qui s'endort, le pauvre mignon mourut.

Alors la tendre et frêle Maud eut un accès de délire furieux qui épouvanta tous ceux qui l'entouraient. Elle poussa des rugissements de lionne blessée, maudit le ciel, menaça la terre, appela à grands cris son père, le rendant responsable du malheur qui l'accablait. Puis, sans transition, elle tomba dans un état de mélancolie accablée.

Elle resta des semaines entières muette, les yeux fixes, sans une larme, sans une prière. Sténio, au désespoir, fit tout pour l'arracher à cette torpeur mortelle. Il lui parlait, sans qu'elle parût l'entendre. Son sublime archet lui-même fut impuissant. Il jouait, sans parvenir à éveiller l'attention de Maud. Ses mélodies les plus tendres la laissaient froide et sombre. Et cet art merveilleux, qui lui avait conquis le cœur de la jeune femme, était maintenant sans force pour lui ramener son esprit.

Elle changea beaucoup : son visage s'amaigrit et ses yeux ses creusèrent. Une toux sèche et incessante lui déchirait la poitrine. Sténio, très inquiet, consulta les meilleurs médecins de Vienne. Tous lui conseillèrent d'emmener Maud en Italie. Sous un climat plus doux, elle retrouverait la santé. Loin du pays où elle venait d'être si malheureuse, elle retrouverait le calme.

Marackzy, désolé, promena, pendant six mois, la femme adorée de ville en ville, cherchant le clair soleil, les fleurs

épanouies, les brises tièdes et les flots bleus : tout ce qui fait la vie riante. Maud ne se rétablit pas. Le mal dont elle souffrait était à l'âme. Et nul médecin, en ce monde, ne devait la guérir.

Cependant, à mesure que ses forces physiques déclinaient, ses forces morales renaissaient. Elle secoua son indifférence, et, comme si elle avait secrètement conscience de la gravité de son état, elle s'efforça de consoler Sténio. On eût dit que, par une coquetterie suprême, elle voulait redevenir charmante pour être plus complètement regrettée. Elle parlait maintenant, s'intéressait à tout ce que faisait son mari, et affectait de former des projets pour l'avenir. L'été était revenu, et elle déplorait de ne pas aller dans son pays.

— Il me semble, disait-elle, que là, je reprendrais tout à fait mes forces. Avec quel plaisir je reverrais les grands lacs aux eaux bleues, et les verdurees fraîches des forêts. Oh ! l'Irlande !... C'est là qu'est ma sœur... Mais c'est là aussi qu'est mon père...

Son front s'obscurcit, et, d'une voix basse :

— Je ne dois pas y revenir... Il me l'a défendu !...

Puis, avec un accent douloureux :

— Que ce serait bon, pourtant, de respirer l'air natal !... C'est celui-là qui me guérirait ! Oh ! Sténio, guérir et ne pas te quitter !... Rester encore longtemps auprès de toi !

Et entre ses dents, comme un murmure, elle ajouta :

— Mais mon père ne le veut pas !

Elle avait de ces reprises du désir de vivre, passionnées et presque convulsives. C'était sa chair jeune et puissante qui se révoltait contre l'anéantissement. Mais l'âme redevenait dominante, et imposait, pour un temps, sa fermeté stoïque.

Cependant Maud avait voulu revoir la mer qui baignait l'Angleterre. Il lui semblait qu'ainsi elle serait plus près du pays regretté. L'espace fluide, qui la séparerait, pourrait être facilement franchi par ses regards, et quelque chose d'elle, soupir ou sanglot, s'en irait, peut-être, vers la maison paternelle, sur les ailes du vent.

Voilà comment elle était venue à Dieppe.

(*A suivre.*)

Georges Ohnet.

## CRITIQUE MUSICALE

OPÉRA : *Thaïs*, de Massenet.

Comme début de critique musicale, nous n'avons à signaler qu'un seul événement de relative importance : la reprise de *Thaïs*, drame lyrique en 4 actes et 7 tableaux de Massenet, livret de M. Louis Gallet d'après le célèbre roman d'Anatole France. Il est vrai que les modifications apportées à cette reprise sont assez sérieuses pour ne pas permettre le silence à ceux qui veulent suivre le mouvement musical contemporain. Massenet a écrit, en effet, un acte nouveau tout entier et un divertissement qui ont été exécutés pour la première fois à l'Académie nationale de musique le 13 avril dernier.

L'acte nouveau intercalé par les auteurs sur la demande des Directeurs de l'Opéra était nécessaire à l'intelligence du drame. On ne s'expliquait pas, en effet, par quel processus psychologique le Moine Athanaël, de serviteur de Dieu, était devenu l'esclave de la chair; comment après avoir donné au Christ la courtisane convertie, il était devenu fou d'amour de Thaïs. Grâce à l'acte nouveau, le lien nous apparaît. Nous comprenons que dans le voyage à travers le désert de la Thébaïde, l'homme de Dieu a subi le charme de la femme arrachée aux voluptés coupables.

Le rideau se lève sur un splendide décor représentant une oasis de palmiers; des femmes viennent puiser de l'eau à la fontaine; le tableau est des plus gracieux. Athanaël et Thaïs

apparaissent; l'hermite soutient avec peine la néophyte écrasée de fatigue et dont les pieds saignent; il la fait asseoir sur un tertre, va chercher de l'eau à la fontaine, la lui fait boire, et déjà l'on comprend qu'un amour autre que l'amour de Dieu a pénétré en son âme.

Mais voici que des chants religieux se font entendre; des religieuses viennent se promener dans l'oasis, en chantant leurs hymnes pieux. C'est à elles qu'Athanaël confie Thaïs, qui fait ses adieux au moine, en lui donnant rendez-vous au ciel. C'est alors qu'Athanaël comprend combien lui était chère la brebis ramenée au bercail; un amour ardent va le consumer dans le silence du cloître, jusqu'au jour où il viendra déclarer sa passion à Thaïs expirante.

M. Massenet a traité l'acte nouveau dans cette teinte douce et voilée qu'il affectionne depuis quelque temps; du reste, l'œuvre entière est conçue dans une note de passion contenue et d'aimable sentimentalité qu'il était indispensable de continuer. Pas de grands morceaux à effets comme dans *Esclarmonde*; mais des caresses de violon, des chants de harpe et de flûte, des ressouvenirs de musique orientale. Il faut noter toutefois dans l'acte nouveau un duo d'une belle et touchante simplicité, qui produit grand effet.

Le divertissement écrit par Massenet pour la scène de l'orgie du deuxième acte se laisse entendre avec plaisir; une danseuse, Mlle Mendès y lance des notes piquées aigues de soprano et cette nouveauté amuse le public. Ce qui est mieux; c'est la danse agile et légère de Mlle Gambelli qui nous promet une ballerine sérieuse et de réelle valeur.

M. Delmas, qui, dès le premier soir incarna si puissamment le rôle d'Athanaël, y reste sans rival. Le rôle de Thaïs créé autrefois par la belle Sybil-Sanderson vient d'échoir à Mlle Berthet, dont les progrès sont sensibles. J'aurais bien à signaler quelques légers défauts, mais ces détails intéresseraient peu nos lecteurs. Donnons une mention à l'excellent ténor Naguet et à Mlles Beauvais et Agussol, chargées de deux rôles secondaires.

Georges de Dubor.

## LES THÉÂTRES

A la Comédie Française, on nous a donné un nouveau chef-d'œuvre de ce prestigieux artiste qu'est M. Jean Richepin. Le plaisir d'entendre les beaux vers de *La Martyre* se double de l'attrait d'une reconstitution de la civilisation antique au premier siècle de notre ère. Nous ne conterons pas par le menu les amours de la riche patricienne Flammeola et du néophyte Tcharmès; nous ne retracerons point les aventures de cette dilettante d'autrefois à travers Luburre la mal famée, nous renverrons nos lecteurs au nouveau drame de M. Jean Richepin, qui vient de paraître chez Charpentier et Fasquelle. Félicitons aussi Mlle Bartet dont la voix aux notes d'argent ferait si digne pendant à la voix d'or de Mme Sarah-Bernhart et Mounet-Sully, un admirable Johannès, de plastique impeccable et de passion farouche.

\*  
\* \*

A la Renaissance, Mme Sarah-Bernhardt a fait sa rentrée dans *Lysiane*, pièce en quatre actes, de M. Romain Coollus. Des applaudissements enthousiastes ont accueilli le rétablissement de la tragédienne populaire des deux côtés de l'Atlantique. *Lysiane* est une œuvre d'une haute portée philosophique qui s'adresse à un public de délicats et de lettrés.

ÉDOUARD ANDRÉ

\*  
\* \*

Mlle Emma Calvé a cessé momentanément ses représentations à l'Opéra-Comique. On sait qu'elle doit s'embarquer d'ici peu pour une grande tournée en Amérique. A son retour, elle reprendra, sans doute, ce rôle de Sapho où elle obtient tant de succès, et si justement.

\*  
\* \*

M. Porel avait mis gracieusement sa salle à la disposition de notre confrère le *Figaro* pour la représentation au bénéfice d'Alice Lavigne. Cette pauvre artiste est devenue aveugle, mais, grâce à l'étroite solidarité qui unit les artistes parisiens et au charitable empressement du public, la voilà désormais à l'abri du besoin. Une bonne part du succès doit être reportée sur Mme Réjane qui, en une conférence aussi originale que spirituelle, — tout Réjane en deux mots, — a soulevé les bravos enthousiastes d'une salle où les notabilités de la colonie américaine coudoyaient le Tout-Paris artistique, politique et financier.

\*  
\* \*

Brillante reprise de *l'Amour mouillé*, à l'Athénée-Comique. La musique de M. Louis Varney est toujours aussi agréable que les jolis minois des pensionnaires de M. Charlot.

\*  
\* \*

La *Fauvette du Temple* fait florès aux Folies-Dramatiques et inaugure heureusement la nouvelle direction de M. Léon Numès.

\*  
\* \*

A Parisiana-Concert, *Cyrano à Paris*, revue d'été de MM. Gardel et Eugène Héros, sert de prétexte à un défilé de jolies femmes sous les ordres de la Rédactrice en chef, Anna Thibaud. Voilà une *conreur* qui va révolutionner les idées sur les bas bleus.

\*  
\* \*

Remarquée parmi les gentilles danseuses du ballet de l'Olympia, la toute aimable petite Odette, autrefois des Bouffes-Parisiens.

\*  
\* \*

l'Olympia va avoir le monopole des plus jolies hirondelles.

\*  
\* \*

La *Bulle d'amour*. C'est un bien joli titre que celui qu'ont trouvé les auteurs du ballet de réouverture, pour les Folies-Marigny. Et si je ne craignais d'ôter aux spectateurs de la première la joie de la surprise, je dirais ce qu'est cette *Bulle d'amour*, et le gracieux tableau qu'elle fera apparaître aux yeux enchantés.

La *Bulle d'amour*, dont le livret est la poésie même, et la partition ravissante (en peut-il être autrement, avec Feydeau, avec Thomé), la *Bulle d'amour* comprend douze tableaux et des cœurs.

\*  
\* \*

Il nous a été donné d'assister dernièrement à une soirée des *Concerts-Rouge*, rue de Tournon, où se donnait une séance d'orgue-célesta, le nouvel instrument créé par M. Mustel.

Rarement, nous avons passé un si délicieux moment. En entendant cet orgue à voix humaine, on a la vision de quelque ville endormie des Pays-Bas, de quelque Bruges-la-Morte, que traverse la sonnerie claire des cloches lointaines. C'est une saisissante imitation des cloches qui serait d'un effet grandiose dans les chants rituels.

L'inventeur, M. Mustel, dirige lui-même son instrument avec un art exquis.

**Fantasio.**